

CODE de l'amour, ou, Décisions de Cithere; étrennes  
du mois de mai; à l'usage des amans des envies.  
Par une société de vieux amoureux. A Cithere, de  
l'imprimerie de Tircis Galant, à l'enseigne de  
mai, [Paris, 1777].

FILMED FROM THE HOLDINGS OF THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY.

CODE National  
F.  
DE L'AMOUR,

OU

DECISIONS  
DE CITHERE;

ETRENNES  
DU MOIS DE MAI,  
A L'USAGE

DES AMANS DESŒUVRES.

*Par une Société de vieux Amoureux.*

PREMIERE PARTIE.



A CITHERE,

De l'Imprimerie de TIRCIS GALANT,  
à l'Enseigne du Mai.

**AVERTISSEMENT.**

**L** Es différentes Pièces qui composent ce Recueil, sont l'ouvrage de plusieurs personnes de beaucoup d'esprit fort expérimentées en galanterie. La plupart avoient déjà paru avec grand succès dans quelques Journaux. On sera charmé de retrouver en un seul Recueil un grand nombre de dissertations pleines de sel, d'agrément & de finesse, qui se trouvoient tellement dispersées, qu'on pouvoit les regarder comme perdues pour le Public, avant qu'on eût pris soin de les ras-

a ij

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY  
**566794**  
ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATIONS  
1917

NOV 21 1917  
OLIVER  
WASSEL



sembler. Ce que nous croyons qui fera le plus de plaisir, ce sont les Questions sur des matières qui intéressent le cœur, & dont la décision suppose une connoissance parfaite de ses divers mouvemens. On y trouve aussi, en forme de Digressions, plusieurs morceaux très-bien faits sur des sujets analogues au reste de l'Ouvrage : la Prose y est agréablement mêlée avec la Poësie ; & le tout ensemble forme une variété qui plaît, qui attache & qui intéresse,



# T A B L E

## Des Titres de la I. Partie.

<b>L</b> A Chambre de Justice de l'Amour,	page 1
Edit d'établissement de la Chambre de Justice d'Amour,	9
Règlement d'Amour,	16
Les Loix de l'Amour,	32
Première Question. Si une femme doit se contenter d'être aimée préféralement à toute autre,	35
Seconde Question. Si celui qui aime une laide, la croyant laide, montre plus d'amour que celui qui la croit belle, quoiqu'elle soit laide,	43
Troisième Question. Si quand une Maîtresse, déçue par les apparences, fait à son Amant de violens reproches d'une prétendue infidélité, & le condamne avec l'emportement ordinaire dans ces sortes d'occasions,	

*sans vouloir souffrir qu'il parle ; si ; dis-je , cet Amant accusé injustement doit céder pour lors par un silence respectueux , & différer sa justification ; ou bien aux dépens d'un peu de désobéissance , s'empresser avec toute l'ardeur possible de tirer sa Maîtresse de l'erreur où il la voit ,*

49

*Quatrième Question. Si l'on peut haïr ce que l'on a une fois bien aimé ,*

58.

*Cinquième Question. Si l'amour diminue plutôt par les rigueurs d'une belle , que par les faveurs ,*

78

*Sixième Question. S'il est plus glorieux de vaincre un cœur qui fait vanité d'être indifférent , ou d'en vaincre un qui est prévenu d'amour pour un autre objet ,*

84

*PREMIERE DIGRESSION. Les Amours ,*

89

*SECONDE DIGRESSION. La nouvelle Mere d'Amour , ou l'Amour raisonnable ,*

108

*Septième Question. Deux Bergers aiment une Bergère. La Bergère ,*

*pressée de se déclarer , leur donne un rendez-vous. Les Bergers y viennent , l'un couronné , l'autre sans couronne. La Bergère arrive couronnée ; elle ôte sa couronne , la met sur la tête du Berger qui n'en a point , prend celle du Berger couronné , & s'en couronne. On demande lequel des deux est préféré ?*

115

*Huitième Question. Thémire raconte à Tircis un songe qu'elle a fait en sa faveur : le songe peut être vrai ou supposé. On demande lequel de ces deux cas est le plus flatteur pour Tircis ,*

153

*Neuvième Question. Si après avoir été trahi d'une Maîtresse qu'on a aimée parfaitement , on ne peut en aimer une autre avec une aussi ardente passion ,*

155

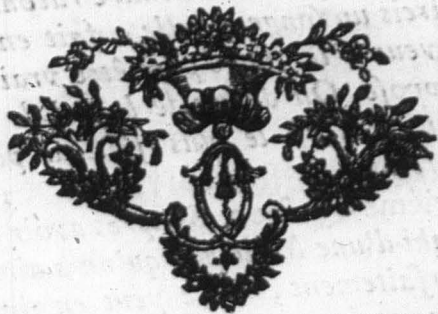
*Dixième Question. Lequel de ces mots, Je vous aime , ou Espérez , doit être le plus doux à un Amant ?*

161

*Onzième Question. Si en amour il y a plus de délicatesse à donner qu'à recevoir ,*

168

Douzième Question. *Lequel des deux Amans doit être le plus flatté, de celui qui fait la fortune de sa Maîtresse en l'épousant, ou de celui qui tient d'elle sa fortune?* 180



LE CODE



LE COD  
DE L'AMOUR,  
OU  
LES DÉCISIONS  
DE CITHÈRE.

LA CHAMBRE DE JUSTICE  
DE L'AMOUR.

**I**RIS orgueilleuse & cruelle,  
Je vais vous dire une nouvelle,  
Qui pourra bien vous affliger,  
Mais qui n'est pas à négliger ;  
C'est que ce Dieu de qui l'Empire  
S'étend sur tout ce qui soupire,  
Voulant corriger les abus  
Que ceux qui lèvent ses tributs,  
Commettent en leur exercice,  
Fait une Chambre de Justice.

A



2 *Le Code de l'Amour,*

Vénus s'entretenant il y a quelques jours avec son fils des affaires les plus importantes de son Etat, & le voyant en disposition d'écouter les remontrances qu'elle méditoit depuis longtemps, lui parla en cette manière : Mon fils, vous êtes le plus puissant des Dieux ; tout le monde obéit à vos loix ; il n'est point de peuple si éloigné & si barbare, qui ne vous reconnoisse pour son Souverain ; mais tant que vos sujets seront aussi misérables qu'ils le sont, vous ne pouvez pas tirer beaucoup de gloire de la vaste étendue de votre Empire. Croyez-moi, la grandeur d'un Monarque ne se mesure pas toujours à celle de son Royaume ; & l'on regarde bien moins au nombre des sujets

*ou les Décisions de Cithère.* 3

qui lui obéissent, qu'à la félicité qu'il leur a procurée. Cependant on ne voit que des malheureux dans vos Etats, que des gens qui se plaignent sans cesse, qui gémissent, qui soupirent, & qui souhaitent la mort à tout moment pour être délivrés de leurs peines. Dans le dernier voyage que j'ai fait à Amathonte, & aux autres terres de mon apanage, j'ai vu tant de misère parmi ce pauvre peuple, qu'il n'y a point de cœur qui ne fût attendri. Je sçais tout cela, répondit l'Amour ; & la liberté que je donne à tous sujets de m'adresser leurs plaintes, m'instruit assez de l'état où ils sont. Je sçais de plus quelle est la cause de leurs maux, & j'espère y remédier en peu de temps. Mon

Empire est sans doute le plus riche & le plus agréable qu'il y ait au monde ; c'est le pays des jeux , des ris , & des plaisirs ; & si tous les biens qu'il renferme étoient bien dispensés ; le moindre de mes sujets pourroit disputer de la félicité avec les Dieux. Tout le mal & tout le désordre ne viennent que de l'injustice & de la mauvaise foi des personnes qui reçoivent mes droits & mes revenus. Vous sçavez que si je mets des impositions sur mes peuples , & si j'oblige tous les hommes dans le moment qu'ils entrent dans l'âge de raison à me payer quelque tribut , c'est plus pour leur propre utilité , que pour la mienne ; & que mon intention est que ces aimables & charmantes per-

sonnes qui en font la recette en mon nom , les distribuent à ceux que j'assigne sur elle , & qui par leurs services assidus & leur exacte fidélité ont mérité quelque récompense : en un mot, que ce qu'elles reçoivent d'une main , elles le donnent de l'autre. Cependant elles en usent le plus injustement du monde : elles sont à la vérité fort diligentes à recevoir ce qui leur est dû , mais de très-difficile convention à ceux qui ont quelque chose à leur demander. Il leur semble que tous ces droits ne leur sont payés que pour contenter leur vanité dérégulée , & qu'elles ne sont point tenues d'en rendre compte. J'en sçais qui ont reçu pour une année plus d'un million de soupirs , de

protestations & de vœux, qui n'ont pu encore satisfaire à la moindre assignation, & qu'on leur arracheroit plutôt l'ame du corps, que d'en tirer un seul soupir. Elles ont une dureté effroyable, reprit Vénus; & c'est une chose honteuse, que des gens qui sont couchés sur votre Etat depuis plusieurs années, après mille services rendus, & autant de sollicitations inutiles, soient aussi peu avancés que le premier jour, & n'ayent encore rien touché.

J'y mettrai ordre, reprit l'Amour; & pour cet effet, je veux établir une Chambre ardente, qui connoisse des abus & des malversations qu'elles ont commises dans la recette &

dans la dépense de mes revenus: & afin de mieux connoître ce qu'elles m'ont volé, je les obligerai d'abord de rapporter un état de tous les biens qu'elles avoient, avant qu'elles se mêlassent de mes affaires. Quelques-unes, à la vérité, feront voir qu'elles avoient eu en partage de la nature deux beaux yeux, un beau teint, une taille avantageuse, & quelques autres talens semblables. Mais ces biens-là tous seuls sont-ils si considérables? & tout cela que leur auroit-il profité, s'ils n'y avoient ajouté mes charmes, mes attraits, & mes agrémens: elles en auroient au plus tiré quelque louange foible & languissante, telles qu'on donne aux belles peintures & aux belles statues.

Mais quand on examinera le nombre infini de soupirs enflammés, de fleurettes galantes, d'empressements respectueux, de protestations tendres & passionnées, il faudra qu'elles demeurent d'accord, que c'est en mon nom qu'elles ont profité, & qu'elles ne sont riches que de mes biens. Je veux ensuite, pour mieux éclaircir la vérité, qu'il soit permis à toutes personnes de les dénoncer, & principalement pour le commerce des billets, où je sçais qu'elles ont fait des gains incroyables; parce que, bien loin d'en payer la valeur, elles les avoient presque pour rien.

## EDIT D'ETABLISSEMENT

DE LA CHAMBRE

## DE JUSTICE D'AMOUR.

Amour, par sa seule grace, le plus ancien de tous les Dieux, & le Roi de tous les Rois de la terre, à tous les Amoureux qui ces présentes lettres verront : salut.

Personne ne doute de la grandeur de notre puissance, laquelle s'étend sur tous les êtres de la nature, depuis le premier jusques au dernier; & s'il se trouvoit quelqu'un assez déraisonnable pour en douter, nous avons de quoi le lui faire sentir. Nous étions avant que le monde fut; & après avoir long-temps reposé dans



nous-mêmes , nous crûmes que nous ne devions pas toujours être stériles , & qu'il y alloit de notre gloire de nous répandre au - dehors par quelque ouvrage digne de nous : nous résolûmes , comme l'ont souvent témoigné nos Historiens & nos Poètes , de débrouiller le cahos qui n'étoit qu'une masse confuse & indigeste , pour en composer ce corps merveilleux de la nature , dont toutes les parties sont rangées avec une si belle économie ; & après les avoir mises dans leurs places , nous leur inspirâmes à chacune cet esprit qui les vivifie , & y versâmes cette inclination amoureuse , qui a depuis servi de germe à toutes les plus rares productions.

L'homme , notre bien aimé , reçut la plus pure & la plus divine portion de cet esprit pour perpétuer son espèce ; mais il est arrivé que celui qui nous avoit le plus d'obligation , a le plus abusé de nos graces , & s'en est rendu indigne par le mauvais usage qu'il en a fait. Les plantes , les animaux , & généralement tous les êtres de la nature , ont suivi nos loix sans les troubler , l'homme s'étant trouvé le seul qui les ait violées par une conduite honteuse , un infâme commerce , & mille fourberies & infidélités qu'il a introduits dans notre Empire. Il est vrai qu'au commencement il nous plut beaucoup par sa manière de vivre. La sincérité & l'ignorance regnoient dans sa galan-

terie ; il suivoit ses inclinations , & l'on ne voyoit par-tout qu'un commerce innocent de voluptés & de délices , au lieu de ce trafic & de ce négoce de cœurs que nous voyons maintenant établi : mais cet âge bienheureux qu'on appelloit le siècle d'or ; ne fut pas de longue durée. La corruption qui suit les choses excellentes , vint bientôt après ; & elle est montée aujourd'hui à un tel excès , que nous nous sentons obligés d'y remédier , sur les plaintes à nous portées par Pyrame , Thisbé , Héro , Léandre , & quantité d'autres Amans héroïques du temps passé. Et ce qui nous touche le plus sensiblement , c'est que les Courtisans , nos principaux sujets , qui devroient maintenir notre

Empire,

Empire , ont entièrement détruit cette heureuse sympathie qui faisoit la félicité des hommes , & sont la source de ce désordre qui s'est répandu , depuis la Cour dont l'exemple est contagieux pour tout le reste , jusques au dernier parti de la bourgeoisie ; en sorte qu'on ne reconnoît plus les caractères de l'ancienne galanterie. Les cœurs qui se donnoient autrefois *gratis* , s'achètent impunément : on les met au plus offrant ; & au lieu que l'inclination étoit la seule monnoie dont on les payoit , elle est présentement si décriée , qu'on ne s'en sert presque plus , & qu'il n'y a que l'argent qui soit de mise , & plusieurs autres choses , comme infidélité , inconstance , fourberies , &

mépris de fidélité, dont nous sommes si fort irrités, qu'il nous est impossible de les souffrir davantage.

A ces causes, & plusieurs autres raisons à ce nous mouvans, de l'avis de notre bonne & honorée mere Vénus, nos chers freres les petits Amours, nos cheres sœurs les Graces, & nos cousins les Ris & les Jeux, nous avons établis, & établissons par ces présentes une Chambre de Justice pour punir les excès & les crimes qui se sont commis en notre Empire depuis vingt ans; & afin de rétablir le bel ordre dans la galanterie, ordonnons sur toutes choses, qu'on punisse comme criminels de lèze-Majesté au premier chef, certaines gens

qui ont absolument renversé l'ordre, & ont introduit une innovation dangereuse en matière de volupté; ce qui pourroit à la fin anéantir toute notre puissance.

Voulons aussi qu'on punisse des mêmes peines, les femmes qui seront convaincues de pareils crimes: condamnons les infidèles, les fourbes, les inconstans & les inconstantes à un exil perpétuel, après avoir bien examiné de quelle part vient le défaut, & les fières & les capricieuses à payer trois onces d'inclination. Entendons que celles qui sont marchandise de cœurs, & les vendent au prix de l'or, soient punies comme sacrilèges, & enfin tous ceux & celles

qui se trouveront avoir abusé de nos faveurs, & dissipé nos graces, de quelque qualité & condition qu'ils puissent être, sans aucune exception de personne, Monarques & sujets, grands & petits, pauvres & riches, bergers & bergères. Fait au Conseil d'Etat tenu en notre Isle de Cithère, au plus beau de nos jours, l'an sept ou huit mille selon le Calendrier amoureux, & de notre regne je ne sçais.....

### REGLEMENT D'AMOUR.

Sur les plaintes qui nous ont été faites contre la fierté des belles, qui abusoient du secret de plaire que nous leur avions accordé, & sur l'avis que nous avons eu de leur cruauté ou de

leur fidélité, qui déroboit à notre Empire une quantité d'Amans fort considérable, nous avons trouvé bon, pour y mettre ordre, de les obliger à nous en fournir un nombre assuré: & afin de faire justice à tout le monde, voici l'ordre que nous prétendons y être observé.

Premièrement, les belles brunes fourniront cent Amans, les belles blondes quatre-vingt, les spirituelles qui ont quelque beauté, soixante; les spirituelles qui n'ont que l'agrément, trente; les médiocres beautés, cinquante; les agréables beautés, quarante; les personnes qu'on appelle bien faites, trente; les guaguus, vingt; les friponnes, dix; les laiderons, six; & les laides, un.



Voilà notre Règlement : & afin qu'il soit bien observé , nous enjoignons à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, sous peine de ne plaire plus , de venir se faire enrôler à son rang , selon le degré de beauté qu'elle sera jugée avoir ; & ensuite on sera obligé dans l'espace de six mois , de venir présenter devant notre trône le nombre d'Amans qu'on aura été tenu d'avoir.

Dès que l'Amour eut prononcé son Arrêt , tout le monde sortit ; & moi ayant la curiosité de ne point sortir sans sçavoir l'effet que ce Règlement produiroit dans les esprits , je ne manquai pas de me trouver le lendemain matin dans la même sale où j'étois le

jour de devant. En vérité , c'étoit une chose bien plaisante à voir : il y avoit tant de monde , qu'on ne pouvoit approcher du trône. Les unes croyoient que c'étoit une injustice épouvantable ; qu'on renversoit toutes les loix d'Amour ; que c'étoit établir la coquetterie , & qu'enfin on vouloit faire de toutes les belles personnes autant de Demoiselles. Les autres dispuoient contr'eux , disant qu'ils ne devoient pas parler si haut dans le Palais d'Amour ; qu'on trouveroit peut-être moyen de les faire changer , si on s'y prenoit par la douceur ; d'autres ne faisoient que rire , & se moquoient de ceux qui tenoient le parti de la confiance. Il y avoit aussi des femmes , mais plus discrettes ; elles cachotent

leurs pensées , & attendoient en repos que l'Amour fût sur son trône pour lui faire leurs plaintes. Enfin il parut ; & comme j'étois venu des premiers , je me mis dans une place d'où je vis fort à mon aise ce que je vais vous raconter.

Le premier qui se présenta devant l'Amour , étoit un homme qui sembloit saisi de quelques mortels déplaisirs. Après avoir poussé quelques soupirs précipités , il prononça ces mots :

Quoi donc , Amour , pour toute récompense,  
Après avoir languï si long-temps sous tes loix ,

Quand mon Iris, si cruelle autrefois,  
Semble vouloir payer mes feux. & ma confiance ;

Quoi, cent Amans partageront mon sort !

Grand Dieu , pardonne à ma foiblesse :

Nul mortel n'osera prétendre à ma Maîtresse  
Sans me donner la mort.

Je ne sçais comment il put achever ces paroles ; car il paroïsoit si transporté , qu'il ne pouvoit parler. Mais l'Amour , sans s'émouvoir , lui répondit ainsi :

Je suis ravi de voir ces tendres mouvemens

Que mes traits font naître en ton ame ;  
Mais c'est trop s'emporter dans ces beaux sentimens.

Iris a cent beautés , & sans trahir sa flamme ,  
Son mérite a de quoi contenter cent Amans.

Je vous assure que ce pauvre Amant me fit pitié ; mais aussi celui qui le suivit me fit bien rire ; il paroïsoit assez gai , & parla ainsi à l'Amour :

Amour , Climène est assez belle ,  
Elle te doit du moins cinquante Amans :  
Quoiqu'elle m'aimât bien , quoiqu'elle fût  
fidelle ,

Tu le veux , Amour , j'y consens.

Mais ce nombre d'Amans m'importune &  
me gêne ;

On ne pourra jamais parler seul à Climène :  
C'est causer du désordre ; & pour le prévenir ,

Fais que chacun ait sa semaine

Tour à tour pour l'entretenir.

Amour en souriant de cette demande  
lui répondit ainsi :

Quoique cinquante Amans  
En tous lieux , en tout tems ,  
Entourent ta Maîtresse ,  
Qu'ils la veillent sans cesse ,  
Et qu'ils en soient jaloux ,  
Quand on a de l'adresse ,  
On trouve en dépit de tous  
Le moment le plus doux.

Il parut en même temps une femme  
qui prenoit un soin extrême à cacher  
son visage ; mais elle avoit la taille  
fort belle ; & quoiqu'elle fit tout ce  
qu'elle put pour se cacher avec un  
grand voile , on ne laissoit pas pour

cela de la voir au travers : elle dit  
à l'Amour qu'elle venoit se faire en-  
rôler. Mais comme elle étoit extrê-  
mement belle , elle prioit l'Amour  
de la régler sur le pied de laide , sans  
l'obliger de se montrer , pour lui en  
épargner la honte ; & quoique l'A-  
mour ne se défiât pas de cette feinte ,  
néanmoins il lui dit qu'il falloit se  
faire voir. Cette femme surprise de  
voir que son dessein n'avoit pas réussi ,  
se jetta aux pieds de l'Amour après  
avoir ôté son voile , & fit entendre  
parmi ses pleurs la voix la plus char-  
mante du monde , en disant ces mots :

Amour , je t'ai reçu dans le fond de mon cœur  
Sans nulle résistance :

Mais par quelle injustice & fâcheuse rigueur  
Veux-tu forcer mon cœur à l'inconstance ?



J'en aime que Tircis, lui seul peut m'engager ;  
 Ce n'est qu'à lui que je veux plaire :  
 Mon cœur à tant d'Amans ne sauroit s'obliger ;  
 Lui seul pourra me satisfaire.

L'Amour parut touché de cette  
 plainte, & répondit avec une grande  
 douceur :

Ne brûlez, j'y consens, que pour votre Tircis ;  
 Il aura votre cœur, encor qu'on le partage ;  
 Faites-en le premier de tous vos favoris ;  
 C'est un assez bel avantage :  
 Mais avec tant d'appas ce seroit grand dom-  
 mage ,  
 Que d'un seul Amoureux votre cœur fût le  
 prix.

Cette réponse ne la contenta pas ;  
 & reprenant son voile, elle se retira  
 fort triste & en colère. Une autre qui  
 n'étoit pas moins belle, & qui avoit  
 une beauté naturelle, prit sa place :

il

il sembloit qu'il ne lui manquoit au-  
 cun des agrémens qui pouvoient don-  
 ner de l'éclat à la beauté. Elle parla  
 ainsi d'un air fort enjoué :

Amour, tu me vois assez belle  
 Pour captiver cent Amans à la fois.  
 Je me plains seulement que les nouvelles loix  
 Font à mes yeux une injure cruelle ;  
 Tu bornes à trop peu le pouvoir de leurs feux,  
 Et c'est leur faire tort d'arrêter leur victoire ;  
 Jet'en conjure, Amour, puisque c'est pour ta  
 gloire,  
 Ne prétends plus borner le pouvoir de mes  
 yeux.

Amour parut fort satisfait de sa  
 plainte, & lui répondit :

Ce noble orgueil est digne d'une belle :  
 Etendez votre Empire au bout de l'Univers ,  
 Enchaînez sous vos loix mille esclaves divers ;  
 Je ne leur ôte rien par cette loi nouvelle ;  
 Pour régler leur pouvoir, je ne l'ai pas borné ;  
 Car l'excès en amour n'est jamais condamné.

C

Je n'aurois jamais fait, si je voulois raconter toutes les plaintes qui furent faites. Un vieux jaloux vouloit que sa Maîtresse passât pour laide, afin qu'elle n'eût qu'un Amant. On lui faisoit voir que sa Maîtresse avoit le rein beau, les yeux bien fendus, la bouche belle, la taille admirable, enfin tout ce qui peut composer une agréable beauté. Il soutenoit qu'elle étoit toujours pâle; que sa bouche se défaisoit en parlant; que ses yeux étoient trop gros; que sa taille enfin n'avoit rien d'extraordinaire.

Il en vint aussi plusieurs autres pour se plaindre. Mais ce qui fut le plus plaisant, ce fut de voir que, comme les brunes avoient le premier rang,

toutes les femmes qui avoient les cheveux d'un brun clair, ou châtain clair, ou même d'un blond assez douteux, se rangeoient du parti des brunes; & l'on voyoit mille coins bruns, ce qui étoit assez divertissant: c'est que pas une femme, hormis celle dont je vous ai parlé, ne voulut passer pour laide, s'estimant au moins des beautés médiocres; & les médiocres se mettoient au rang des belles. Il y en avoit même beaucoup qui avoient emprunté des Amans, croyant par-là justifier leurs prétentions. Les fripones se plaignoient hautement, disant qu'elles avoient toujours eu le pas avec les agréables beautés, & qu'elles étoient de tout temps en possession de toutes les mi-

gnardises d'amour. Il y avoit un autre démêlé entre les belles blondes & les belles brunes ; les premières foutenoient avoir été maltraitées, en ce qu'elles n'avoient point le même rang qui leur avoit de tout temps appartenu. Les spirituelles d'un autre côté disoient, qu'elles devoient l'emporter par-dessus la beauté. Toutes ces personnes ensemble faisoient un si grand bruit dans la sale, qu'Amour crut devoir les faire approcher pour écouter leurs raisons. L'on vit d'abord deux personnes admirablement belles, l'une brune, l'autre blonde ; la blonde prit la parole, & disputa ainsi ses intérêts devant l'Amour.

Nous avons toujours eu le prix de la beauté ;  
Les brunes ne sçauroient avoir la préférence :

Amour, pourquoi mettre en balance  
Un rang qui jusqu'ici n'étoit pas contesté ?  
Pour faire une beauté divine & sans seconde,  
On lui donne par choix tous les traits de la  
blonde ;

On estime sur-tout l'or de nos blonds cheveux ;  
Et c'est toujours en blond que l'on a peint  
Hélène.

Nos voix ne cèdent rien aux chants de la  
Sirène ;

Et dès l'instant qu'on voit l'éclat de nos beaux  
yeux,

Nous avons le dessus dans l'Empire amoureux.

La brune avec un souris malin  
lui répondit ainsi :

L'on est défabusé de cet éclat trompeur

Qui vous donnoit tout l'avantage.

Vous avez un brillant qui de loin prend un  
cœur ;

Mais, pour le retenir, vous manquez de  
courage.

Mes appas sont plus sûrs , & durent plus  
long-temps ;  
De mes charmes secrets rien ne peut se dé-  
fendre ;  
J'inspire dans un cœur un amour bien plus  
tendre ;  
Et je sçais renvoyer ou garder mes Amans.

Comme l'Amour s'appretoit à leur  
répondre , une femme ayant percé la  
foule , sembla par sa contenance dire  
quelque chose. Elle n'étoit pas extrê-  
mement belle , mais elle avoit de la  
beauté , & sur-tout une physionomie  
la plus spirituelle du monde. Voici ce  
qu'elle dit à l'Amour :

Le prix que la blonde & la brune  
Disputent ici devant-toi ,  
Bien que ma beauté soit commune ,  
Sans doute n'étoit dû qu'à moi.

Ton nouveau Règlement & me choque &  
m'irrite ;  
C'est par moi que tes traits doivent se signaler.  
Est-il rien qui puisse égaler  
L'Amour que dans un cœur allume un vrai  
mérite ?

Une nouvelle dispute succéda à  
celle-ci , & suspendit encore le Ju-  
gement d'Amour , les friponnes & les  
agréables étant entrées pour se présen-  
ter. Mais l'Amour fatigué de tant de  
disputes & de plaintes , leur imposa  
silence par ces mots :

Mes ordres ne peuvent changer.  
Si de mon Règlement quelque belle soupire ;  
Par son obéissance elle peut m'obliger  
A l'élever au rang où son orgueil aspire.

Un jeune Poëte que l'Amour inspira  
dans ce moment , s'avança au milieu



*Le Code de l'Amour ,*  
de l'assemblée , & avec un enthousiasme amoureux , il prononça ces vers qui furent regardés comme le dernier Arrêt du Dieu qui l'animoit.

### LES LOIX DE L'AMOUR.

Dieux ! qu'entens-je ? quel doux délire  
Enchaîne & flatte tous mes sens ?  
C'est le fils de Vénus , il accorde ma lyre :  
Oui, je le sens ; mon cœur soupire . . .  
Amour, je reconnois tes célestes accens.

Vous qui vivez sous son empire ,  
Jeunes beautés , tendres Amans ,  
Ecoutez les décrets de ce Dieu qui m'inspire.  
Et vous , adorable Thémire ,  
Daignez me regarder avec vos yeux charmans.

O vous ! dont la délicatesse  
Connoît le prix du sentiment ,  
Recevez un vainqueur des mains de la sagesse.  
Craignez , hélas ! votre tendresse :  
Le cœur aime , il ne peut se choisir un Amant.

Que l'Amant soit tendre & sincere ,  
Qu'il soit délicat & constant ;  
Qu'il soit respectueux , voilà tout l'art de plaire.  
De son sort il sera content ,  
Si de tes biens , Amour , il sçait se satisfaire.

Que de plaisirs , quelles délices  
Ce Dieu versera dans vos cœurs !  
Il n'exige de vous que peu de sacrifices :  
Sacrifiez-lui vos caprices ;  
C'est à ce prix , Amans , qu'il offre ses faveurs.

Après un applaudissement général ,  
l'Amour ordonna qu'il seroit plaidé  
plusieurs causes , où des Avocats des  
deux sexes diroient avec liberté leur  
sentiment sur certaines questions , dont  
les décisions formeroient le Code que  
l'on suivroit à Cithère. Il permit que  
ces plaidoyers fussent quelquefois in-  
terrompus par des digressions à sa  
louange , dans lesquelles le cœur auroit

toujours la meilleure part. Ces questions ont été recueillies avec soin, ainsi que les petits écrits amoureux qui en interroipoient la lecture.




---

## PREMIERE QUESTION.

*Si une femme doit se contenter  
d'être aimée préféablement à  
toute autre.*

**I**L semble d'abord que c'est une chose décidée par cette vieille maxime, que l'amour ne souffre point de partage. On le publie comme une vérité incontestablement établie. Les anciens l'ont dit : on l'assure encore. Le cœur est indivisible ; la tendresse qui se ménage & qui se répand sur divers objets, ne subsiste guère ; & c'est une des différences de l'amour & de l'amitié, que le premier se donne uniquement, & que le second se con-

serve & se fortifie même quelquefois étant partagé. On choque tout le beau sexe en soutenant une opinion opposée. Une belle mérite toute notre tendresse. Lui donner une partie de notre cœur, ce n'est pas l'aimer, c'est lui faire injure; & parmi les Dames scrupuleuses, une pensée qui s'égare vers un autre objet, est un vol irrémissible; & l'Amant devient indigne de tout ce qu'il a pu mériter par ses services. Je n'oserois m'opposer tout-à-fait à cette maxime. Mais sans condamner absolument ces Maîtresses sévères, dont la délicatesse s'étend si loin; celles qui se contentent d'être préférées, agissent, à mon sens, avec plus d'équité, & connoissent mieux leur intérêt & leur véritable gloire.

L'empire

L'empire des premières ressemble fort à la tyrannie. Y a-t-il rien qui en marque davantage, que de tenir les yeux & le cœur d'un Amant dans une si étroite prison, qu'il ne puisse porter sa vuë & ses pensées au dehors, sans commettre un crime? Y a-t-il rien de plus rigoureux, que d'exiger qu'un homme se prive de tout ce qui fait les plus grandes douceurs de la vie; de le condamner à un exil, à une solitude perpétuelle dans le monde même; de lui interdire toutes sortes de commerces, & de le séparer comme un barbare du reste des hommes? On ne peut en effet exiger d'être uniquement aimé, sans imposer ces dures loix; & si mon malheur me faisoit

D



38 *Le Code de l'Amour,*  
tomber dans les fers d'une Maîtresse impérieuse, je renoncerois absolument à toutes sortes de sociétés, pour ne point m'exposer à sa colère & à ses caprices. Le moyen d'obéir d'une autre manière? Comment porter dans des assemblées & parmi des femmes un cœur & des yeux sans fonctions? Et peut-on voir des beautés touchantes, spirituelles, pleines de mérite, sans rendre ce qui est dû à cet esprit, à ces agrémens, à cette beauté? En vérité, il faudroit devenir plus farouche que les plus sauvages Américains, ou tomber dans cette insensibilité où les malades arrivent quelquefois par l'excès de leurs maux. C'est là véritablement ce que demandent ces Maîtresses

*ou les Décisions de Cithère.* 39  
entières & délicates: elles veulent tellement accabler les malheureuses victimes que le sort leur a dévouées, qu'elles deviennent insensibles, à tout le reste. Heureux ceux que l'amour a rangés sous des loix moins rigides! Ils rendent leurs premiers hommages à ce qu'ils aiment, sans être injustes pour toutes les belles. Leur Maîtresse n'en est ni moins aimée, ni moins absolue: ils ont des yeux pour voir la beauté; leur cœur est sensible au mérite: mais cette liberté devient glorieuse à ce qu'ils aiment. Leurs adorations ne sont point gênées: ils n'offrent point un encens forcé; c'est un hommage de distinction & de préférence, ou plutôt c'est un trophée élevé à la

beauté , à l'esprit , à la vertu de leur Maîtresse , sur tout ce qu'il y a de beau, de spirituel & de vertueux. Nous établissons sans doute plus solidement les actions éclatantes de notre auguste Monarque , en les préférant , après un exact parallèle , à toutes celles des Héros qui l'ont précédé , que si nous fermions les yeux à l'Histoire , pour voir uniquement tout ce qu'a fait ce grand Prince. Je veux qu'un Amant soit juste ; je veux qu'il rende aux belles le tribut nécessaire que nous leur devons : mais je veux que personne n'entre en concurrence avec sa Maîtresse. C'est ce premier degré d'amour , c'est ce premier rang dans le cœur , qui est indivisible. Les vœux flot-

tans & irrésolus doivent être rebutés ; il faut qu'une seule ait la préférence. L'égalité de tendresse est une injure : le moindre doute est un crime ; & c'est à cet égard que la tendresse ne peut subsister dans le partage. Mais quand la subordination est gardée ; quand la Maîtresse a véritablement les premiers hommages ; qu'aucune rivale ne lui dérobe jamais les vœux de préférence & la place de distinction , elle doit être contente : tout ce qu'elle exigeroit au de-là , seroit un tribut contraint , où le choix ni la raison n'auroient point de part ; & l'on pourroit lui reprocher avec assez d'apparence , qu'ayant surpris un Amant , elle se défie d'elle-même ; & qu'étant mal sûre de son pouvoir & de son mérite ,

*Le Code de l'Amour,*  
 elle ne laisse plus à son captif la liberté  
 d'ouvrir les yeux, de crainte qu'il ne  
 se reconnoisse, & qu'il ne rompe ses  
 chaînes.




---

## SECONDE QUESTION.

*Si celui qui aime une laide, la croyant  
 laide, montre plus d'amour que  
 celui qui la croit belle, quoiqu'elle  
 soit laide.*

**J**E suis justement cette laide qui a deux  
 Amans, dont l'un étoit assez fou pour  
 m'aimer, malgré ma laideur recon-  
 nue; & l'autre assez aveugle pour me  
 croire belle. Je n'ai qu'à vous conter  
 l'histoire de mes sentimens, pour vous  
 dire lequel des deux, à mon gré, me  
 marquoit le plus d'amour. Le premier  
 qui prit de l'attachement pour moi, fut  
 celui qui m'aimoit, quoiqu'il me crût  
 laide. Vous allez me demander com-

ment je sçus que c'étoit en me croyant laide qu'il m'aimoit : car vous jugez bien qu'il ne me le dit pas ; non , assurément. Mais à force de louer mon esprit , mon enjouement , ma vivacité , il me fit assez entendre qu'il ne trouvoit en moi rien autre chose à louer. Que je lui fus obligée de m'apprendre que l'on peut être aimable sans être belle , & que l'espérance de faire des passions ne me devoit pas être interdite ! Que je me dis d'agréables choses à moi-même en faveur de ma tendresse ! Que je me représentai bien que son amour n'étoit point fondé sur l'illusion de ses sens ; qu'il ne ressembloit pas à ces Amans qui n'aiment qu'autant qu'ils sont trompés par le faux mérite de ce qu'ils aiment ; qu'il

conservoit sa raison avec son amour ; & qu'enfin l'amour en seroit plus fort , puisqu'il agissoit de concert avec la raison ! Car pour ces Amans qui sont la dupe des objets aimés , il y a toujours à craindre que leur cœur ne se guérisse , dès que leurs yeux seront mieux éclairés. Vous êtes dans des frayeurs continuelles , que leur raison ne vous joue quelque mauvais tour , & ne jouissez de leur amour qu'à la dérobée , & , pour ainsi dire , *incognita*. Mais avec mon Amant , je n'avois point de ces sortes d'appréhensions : son amour n'étoit point effrayé de ma laideur. Il avoit franchi cet obstacle , qui , après tout , n'est pas petit , quand il est connu ; & il m'avoit le plus généreusement & le plus obligeamment



du monde pardonné quelque irrégularité dans mes traits. Qu'il est commode de pouvoir se montrer tous les jours aux yeux de son Amant telle que l'on est ! Qu'on est heureuse, quand un teint plus ou moins vif n'est pas une affaire ! Et qu'une femme doit se sçavoir bon gré d'avoir inspiré des passions qui ne soient pas sujettes à diminuer avec son embonpoint ! Voilà l'état où je me trouvois, quand mon autre Amant commença à se déclarer pour moi : c'étoit celui qui me prit pour être belle. Je me disois bien à moi-même : Celui-ci ne sçait ce qu'il aime en m'aimant : sa raison n'agit pas, comme dans l'autre, de concert avec son amour. Mais, me répondois-je, qu'importe que des Amans se trompent,

ou non ? On a bien affaire de la raison de ces gens-là : plus ils se trompent, & plus ils aiment. On n'aime guère, quand on sçait ce que l'on fait. Je vous avoue que je commençai à regarder mon premier Amant comme un censeur exact de mon mérite, aux yeux de qui je ne valois que ce que je vauois précisément, & qui étoit en état d'estimer bien au juste combien j'étois aimable, & combien il falloit qu'il m'aimât. L'autre, après s'être trompé sur le chapitre de ma laideur, m'y trompoit quelquefois aussi moi-même ; & je croyois à demi qu'il y avoit de la faute du premier qui ne me trouvoit pas belle. Je me sentoient enlaidir auprès de mon Amant trop raisonnable,

au lieu que je me sentoie embellir auprès de l'autre. Enfin , s'il faut que ce soient les sentimens de mon cœur qui décident de la question , je veux bien vous dire en confidence , que je ne donnai ma tendresse qu'à celui qui me donna de la beauté.



TROISIEME

## TROISIEME QUESTION.

*Si quand une Maîtresse , déçue par les apparences , fait à son Amant de violens reproches d'une prétendue infidélité , & le condamne avec l'emportement ordinaire dans ces sortes d'occasions , sans vouloir souffrir qu'il parle ; si , dis-je , cet Amant accusé injustement doit céder pour lors par un silence respectueux , & différer sa justification ; ou bien aux dépens d'un peu de désobéissance , s'empreser avec toute l'ardeur possible de tirer sa Maîtresse de l'erreur où il la voit.*

QUOIQ'IL semble d'abord que ce soit quelque chose de monstrueux , & , pour ainsi dire , un crime de lèze-majesté d'amour , qu'un cœur dés-

E

béissant à la beauté dont il s'est fait la conquête, & qui doit y régner aussi absolument qu'aucun Monarque dans son Etat ; j'ose dire néanmoins, sans me départir de ces justes maximes, qu'il est des occasions, rares à la vérité, mais très-importantes comme celle-ci, où l'Amant peut & doit désobéir à sa Maîtresse. Il faut considérer que dès qu'une fois deux cœurs se trouvent unis par l'amour, l'intérêt de cet amour doit être leur unique affaire. Ce n'est que par lui & pour lui qu'ils doivent vivre. Ils y ont une égale dépendance & un égal engagement ; & ils deviennent réciproquement responsables l'un à l'autre de tout ce qui peut l'entretenir ou l'altérer. L'Amante demeure bien toujours dans la pos-

session des honneurs dûs à son sexe, & dans le pouvoir absolu de commander en tout ce qui va au bien de cette charmante société ; elle a aussi toute l'autorité dans les choses qui ne sont qu'indifférentes par elles-mêmes. En tout cela, un véritable Amant ne peut avoir trop de respect, de déférence & de soumission : mais en ce qui peut blesser leur amour, il est en droit, aussi bien qu'elle, de s'y opposer, & d'employer tous les moyens imaginables pour détourner un mal qu'il doit regarder comme le plus grand de tous les maux. L'amour est en danger, il n'en faut pas davantage ; tout doit être permis, puisqu'il s'agit de l'empêcher de périr. Croyez-vous que ce fût un



fort bon moyen que de s'arrêter à un vain scrupule qui donneroit le temps à cette pauvre Amante ainsi déçue, de se fortifier dans son opinion & dans son ressentiment, & de passer ensuite à la haine, au changement & au mépris? Combien de fois avons-nous vû de simples brouilleries, pour des sujets fort légers, avoir causé entre deux Amans, par cette funeste gradation, la ruine d'une intelligence qui sembloit ne devoir finir qu'avec leur vie? Et combien, à plus forte raison, ce malheur est-il à craindre, quand il est question de la fidélité, qui est l'ame, la base & le soutien de toutes les liaisons, & sur-tout de celles de l'amour? Quiconque peut souffrir en silence de se voir accusé de perfidie, commence

à s'en rendre suspect. C'est être infidèle en quelque façon, que de montrer trop de patience dans ces rencontres. Un grand empressement à nous justifier fait la moitié de notre justification. Il est vrai que nous voyons dans quelques Romans, des Amans d'une obéissance de ce caractère, &, pour ainsi parler, des martyrs d'obéissance. Mais ce sont des Héros fabuleux, & de méchans originaux qu'il faut bien se garder de copier. Que leurs Maîtresses aussi fantasques qu'ils étoient scrupuleux, leur eussent, avec l'amour dans le cœur, défendu pour jamais de les voir, c'en étoit assez pour les mettre tous deux à la gêne pour long-temps, & pour leur faire commettre des extravagances qui faisoient enfin dégé-

nerer les sujets héroïques en un comique des plus ridicules. Je voudrois bien que quelqu'une de ces Héroïnes se fût avisée de défendre à son Amant de l'aimer, pour nous donner le plaisir de voir comment il se feroit tiré d'affaire, & de quelle manière il auroit accordé deux sentimens si opposés. Je soutiens donc, aux termes de notre question, que c'est dans ces occasions, où, si l'amour est aveugle, l'obéissance ne le doit pas être. C'est une personne malade, c'est la personne qui nous est la plus chère : il la faut guérir en dépit d'elle, & le plus promptement que nous pouvons. Que de justes reproches ne pourroit-elle pas nous faire d'avoir différé cette guérison ! Cruel, qu'avec votre indolente soumission

vous m'avez causé de peines, que vous pouviez m'épargner, en feignant de ne pas entendre la défense que je vous faisois ! Si je me suis laissé tromper aux apparences, j'ai eu au moins cet avantage sur vous, que c'étoient les plus mortelles qui puissent alarmer un cœur amoureux. J'avois à soutenir l'image de votre changement, & celle du bonheur d'une rivale. Rien ne me parloit en votre faveur ; mes propres yeux sembloient vous convaincre ; enfin j'étois désespérée. Obéit-on à ceux que l'on voit dans ce déplorable état ? Mais pour vous, quand ces mêmes yeux vous marquoient tant de colère, ils vous assuroient d'un violent amour ; & ma bouche, en vous imposant avec fureur un silence si peu de saison,

vous expliquoit assez le trouble de mon cœur, & l'extrême besoin où j'étois que le vôtre me tirât de peine. Vous vous êtes aimé & considéré plus que moi. Vous n'aviez rien à craindre pour vous, & cependant ce n'est que pour vous que vous avez craint; & vous m'avez abandonnée à mes souffrances. Qu'il ne craigne donc point cet Amant bien aimé, de désobéir en des occasions de cette nature: qu'il remontre, & qu'il supplie; mais qu'il presse, & qu'il s'emporte, s'il en est besoin, autant que la bienséance le pourra permettre. Qu'a-t-il à craindre? Il a son innocence pour lui; & l'injustice même de sa Maîtresse lui répond avec certitude de l'événement. La belle ne sera pas plutôt sortie de

son erreur, qu'elle rentrera en elle-même: elle aura de la confusion de cette injustice; & elle sera bien aise d'en faire compensation avec cette prétendue (mais si utile) désobéissance; elle croira même lui en devoir de reste: & alors la paix se fera entr'eux, avec les douceurs & les tendresses que ceux-là seuls peuvent bien comprendre, qui ont eu quelquefois le bonheur de les éprouver.



---



---

**QUATRIEME QUESTION.**

*Si l'on peut haïr ce que l'on a une fois bien aimé.*

**PREMIERE REponse.**

**U**N homme d'esprit a dit un mot admirable, bien pensé : que l'esprit est ordinairement la dupe du cœur. C'est sur ce principe qu'on pourroit douter si l'on hait véritablement ce qu'on a une fois bien aimé ; & qu'on pourroit aussi, en retournant la question, demander si l'on a véritablement aimé ce qu'on est fort assuré de haïr. On pourroit encore, ce me semble, rechercher & approfondir si l'on ne s'est point également

mépris à ces deux passions; en sorte qu'il n'y ait point eu de véritable amour, ou qu'il n'y ait point de véritable haine : car la question peut s'étendre jusques-là. Mais puisque dans notre proposition il ne s'agit que de ce dernier doute ; que l'affection passée y est supposée véritable ; & qu'en effet il est difficile que nous nous abusions quand nous sommes persuadés que nous aimons, au lieu que nous nous trompons souvent, lorsque nous croyons haïr ; si nous examinons bien les choses, & si nous nous examinons bien nous-mêmes, je crois que nous ne ferons pas difficulté de nous déclarer pour l'affirmative. A le bien prendre, l'incertitude de notre haine n'est qu'un certain milieu entre



cette passion & celle de l'amour : c'est le temps du combat qui se donne dans notre cœur , pour le faire passer dans celle-là , ou le faire retourner à celle-ci. Jusqu'à l'entière détermination de ce cœur , ce n'est ni haine ni amour ; & ce sont pourtant tous les deux ensemble. On peut comparer ce temps-là à un crépuscule qui n'est ni jour ni nuit , & qui participe de l'un & de l'autre. Mais enfin cet état douteux & confus ne peut pas toujours durer. Ou l'amour , comme le soleil au matin , gagnera le dessus , & pour lors les ténèbres de la haine seront dissipées ; ou , comme un soleil qui se couche , il laissera former à cette noire passion une affreuse nuit , qui sera peut-être sans plus de retour

à la lumière. Qu'un galant homme ait un véritable amour ; une légèreté qui n'avoit point encore échappé, une première offense qu'il en reçoit, la découverte de quelque petit défaut lui donnent du chagrin & de l'inquiétude ; mais un sourire, un éclaircissement, un peu plus de précaution dissipent ces petits nuages. La réconciliation se fait bientôt, & même pour l'ordinaire avec un redoublement de tendresse. Si après cela il reconnoît dans l'objet aimé de la tiédeur & des négligences, s'il voit des manières tout opposées aux siennes, & la préférence donnée à un nouveau venu, ce cœur est vivement touché. Mais un empressement affecté, des sermens mê-

lés de plaintes, plus de complaisance à l'avenir, l'appaisent encore, & le ramènent. Si dans la suite il s'aperçoit d'un véritable mépris, s'il trouve qu'on lui fait une perfidie, s'il est convaincu que cet objet de son amitié a de grandes imperfections; voilà, ce me semble, à ce coup l'Amant qui se va dégager, & la personne aimée réduite à une confusion inévitable. Cependant combien de ces sortes de coupables, & principalement en amour, savent se tirer de ce mauvais pas! Un tour d'adresse inventé sur le champ, deux ou trois larmes répandues à propos, un impudente fierté au-dehors qui cachera les troubles de la conscience alarmée, feront recevoir pour bonnes

de très-mauvaises raisons: on démentira ses yeux & ses oreilles, & l'on demandera pardon d'avoir été trahi. Mais si ces désordres se rendent fréquens, ils deviennent enfin insupportables; le fonds de l'amour & de la patience vient à s'épuiser; on se lasse de combattre si souvent contre soi-même en faveur de l'ingratitude. On prend parti: on passe à la haine; on croit en avoir, & l'on ne s'y trompe plus. Ce n'est plus ce même objet qui nous paroissoit si aimable; & nous avons peine à nous pardonner d'avoir été si long-temps de foibles idolâtres & de misérables captifs. Tout est changé de part & d'autre. Dans nos premières querelles nous courions chez cette personne, seule-

ment, disions-nous à nous-mêmes, pour lui faire des reproches, mais en effet pour le seul plaisir de la revoir, & de nous raccommo-der : aujourd'hui nous la fuyons sérieusement, & nous l'évitons avec soin. Sa présence nous choque, nous irrite; son idée, son souvenir, son nom seul nous trouble; & nous sortirions volontiers hors de nous-mêmes, plutôt que d'y rien souffrir qui ait du rapport avec elle, si ce n'est la haine que nous lui portons. Nous allons plus loin; & il est si naturel de ne vouloir jamais rien perdre, que quand nous venons à faire réflexion sur tant de tendresse, de soins, de services, de patience, de retours & de souffrances que nous regrettons com-

me très-mal employés, l'impossibilité où nous nous trouvons de regagner tout cela, est cause que nous tâchons, par un expédient ingénieux, de nous en dédommager en quelque façon, & de nous venger de toutes ces pertes, en essayant de dépouiller ces nouveaux objets de notre haine, de l'estime & de tous les autres avantages dont ils étoient en possession, soit chez nous, soit chez les autres. Et comme quelques Cosmographes tiennent que le fond des abysses les plus creux répond à la hauteur des montagnes les plus élevées, ce qui fait, disent-ils, un juste contre-poids de toute la machine; de même, s'il nous étoit possible, nous abysserions ces personnes pour qui nous n'avons plus



que de l'indignation, & nous tâcherions en toutes manières de les mettre aussi bas, que nous avons autrefois pris de peine à les élever, comme n'y ayant que ce seul moyen de mettre notre cœur en repos, & d'appaîser nos regrets : voilà ce qui n'arrive que trop souvent dans le monde, & qui n'y devrait jamais arriver. Quelques outrages que nous ayons reçus, il n'y a point de haine qui soit légitime : il doit suffire à un bon cœur d'ôter sa tendresse à ceux qui en ont cruellement abusé. S'ils sont capables de quelque sentiment raisonnable, la privation d'une chose si précieuse ne leur sera pas une petite punition : s'ils sont dans l'endurcissement, toute notre haine nous

feroit encore plus de mal qu'à eux : il faut se contenter de se bien précautionner contre leur malice ; il faut les laisser en paix, leur désirer & leur faire effectivement le bien que nous pouvons. Quand nous sommes assez heureux d'avoir reçu des sentimens aussi modérés de celui qui seul peut les donner, je crois qu'il y auroit de l'injustice à nous demander davantage.

### SECONDE REPONSE.

LES passions sont différentes de leur nature, & à l'égard de l'objet qui les fait naître. Il y en a de promptes & de passagères, dont l'effet est violent ; mais elles durent peu, & ne laissent presque aucun vestige dans l'ame de

ceux qui les ont reçues. L'objet parle, & l'idée s'en efface incontinent. Telles sont la joie & la colère. Ces passions se succèdent les unes aux autres, & un même objet peut leur fournir matière. Mais les passions fortes & de longue durée, faisant plus d'impression sur notre ame, y laissent un caractère & une image de leur objet, qu'il est mal aisé d'effacer. Telles sont la tristesse & la douleur, mais sur-tout l'amour & la haine.

Il est certain encore que toutes les passions qui sont opposées, maîtrisent rarement le cœur de l'homme à l'égard du même objet. Car outre qu'il y en a toujours une qui est dominante, l'objet qui a frappé le premier notre

imagination, y laisse un obstacle invincible à l'effet que la passion contraire y veut produire. Cet obstacle n'est autre chose que l'habitude de la passion, qui est bien différente du mouvement de la passion contraire. Or l'amour étant une habitude qui s'est faite par la transformation de l'Amant & de la personne aimée, on peut dire qu'il est impossible de haïr ce qu'on a une fois bien aimé.

On ne le peut haïr par antipathie, Quelque défaut qu'on y découvre, quelque injure que nous en recevions, il y a toujours je ne sçais quoi qui nous porte vers lui, & qui nous y attache, malgré toutes les violences que nous nous faisons dans le dessein

de nous en séparer. Peut-on le haïr par aversion, & regarder comme un mal la source de notre bien & de notre félicité? Pourroit-on le haïr par vengeance, & vouloir du mal à qui nous avons souhaité tant de bien?

Se venger de l'objet qu'on aime,  
C'est se venger contre soi-même.

Ecoutez ce que fait dire le plus sçavant Interprète de l'amour à la déso-lée *Ænone*, lorsqu'elle voit *Helène* entre les bras de *Pâris*. Elle doit se venger de cet infidèle; cependant

A cet indigne objet je perdis patience,  
Je me frappai le sein, j'arrachai mes cheveux,  
Et tournai contre moi la sévère vengeance  
Que pressoit l'objet de mes vœux.

Tant il est vrai qu'on ne peut haïr ce qu'on a une fois bien aimé, &

qu'on se prend à soi-même de l'injure qu'il nous a faite. Mais de plus, si quelques-uns ont cru que l'amour étoit une impression de Dieu même, qui la peut changer? Si elle vient de notre étoile, qui la peut vaincre? Si elle vient enfin d'un certain rapport des esprits de l'Amant & de l'objet aimé, qui peut rompre cette charmante harmonie? Si les choses sont dignes d'être aimées, ce seroit agir contre la raison que de les haïr; & ces mouvemens étant involontaires ne peuvent détruire l'amour.

Nous nous formons ordinairement une image odieuse de ce que nous haïssons. Cette image nous suit par-tout: elle détruit dans notre esprit toutes

ses belles qualités, & tout ce qu'il y a d'aimable. Elle s'oppose à tous les bons sentimens que nous en pourrions avoir, & nous rend même insupportable le bien qu'il nous peut faire. Il en est de même de ce que nous aimons : nous en gardons une image si vive & si charmante, qu'elle efface tous les défauts de la personne aimée, tous les mépris & toutes les rigueurs qu'elle pourroit avoir pour nous. Il se contracte une union si étroite entre l'Amante & l'objet aimé, qu'ils ne font qu'une même chose; & de cette union il se forme une habitude qu'on ne peut changer, soit que l'image qui demeure imprimée dans notre ame y produise toujours le même effet, soit que l'ame qui est plus dans

ce

ce qu'elle aime, que dans ce qu'elle aime, ne puisse quitter le lieu de son repos & de sa complaisance. Quoi qu'il en soit, il est toujours vrai que l'amour laisse en nous de certaines traces de l'objet aimé, qui non seulement sont capables de fermer nos cœurs à la haine, mais encore de rallumer une plus forte passion qu'auparavant; & ce sont ces restes de l'amour, qu'on appelle un feu caché sous la cendre.

Amant, c'est une chose sûre,  
Quand l'amour fait une blessure,  
La marque en demeure toujours.

Eloignez-vous d'Iris, abandonnez Aminte,

Implorez le divin secours,

Si votre ame en est bien atteinte :

Fuyez-les tant qu'il vous plaira,

Jamais de votre cœur l'amour ne sortira.

G



Quelques-uns croient que cette haine peut venir d'un amour lassé, d'un amour irrité. Mais la colère peut-elle durer contre l'amour? & un véritable Amant peut-il jamais se lasser d'aimer? Autrement on peut dire qu'il n'a jamais bien aimé; & ainsi il n'y a plus de question à résoudre.

La colère est une vapeur qui peut offusquer l'amour; mais qui ne peut l'étrouffer. Elle va quelquefois jusqu'à s'en venger, mais jamais jusqu'à le détruire; elle garde même des mesures pour l'objet aimé dans ses plus grands emportemens; & c'est ce qui faisoit dire à Hipsiphile, écrivant à Jason qui l'abandonnoit pour Médée:

Contre toi ma colère a ses bornes prescrites,  
Elle t'eut épargné, non que tu le mérites:  
Mais quelque dureté qui regne dans ton cœur,  
Ma bonté va plus loin encor que ta rigueur.

Et qui est l'Amant qui ignore que toutes les colères en amour l'augmentent plus qu'elles ne le diminuent, & qu'après une rupture on s'aime souvent encore plus, qu'on ne le faisoit auparavant?

Ceux qui n'aiment guères, sont sujets au dégoût & à l'inconstance; mais ils ne vont pas jusqu'à la haine. Pour haïr ce qu'on a bien aimé, si cela se peut, il faut aimer encore. Cette espèce de haine vient d'un trop violent amour. On aime ce qu'on croit haïr, & tous ces emportemens ne sont

que de foibles marques d'une fausse haine.

Il y a eu des Amans cruels & barbares, dont l'amour s'est changé en fureur; mais c'étoient moins des Amans que des bourreaux. Mahomet II. abatit d'un coup de cimeterre la tête de sa maîtresse: mais l'ambition seule lui fit faire ce grand sacrifice; la haine n'y eut point de part, & son cœur paya cherement l'excès de sa brutale vanité. Mais pourquoi citer Mahomet? Un barbare est-il capable d'aimer? Non, non: un véritable Amant aime toujours sa Maîtresse. Qu'elle soit fière, qu'elle soit inhumaine, qu'elle soit infidelle, elle est toujours aimable; il ne la sçauroit haïr.

Mais enfin quelle apparence de renverser l'idole que nous avons adorée, d'abattre l'autel où nous avons sacrifié, d'arracher de notre cœur ce qui en faisoit les délices? Quel châtement doit attendre de l'amour, un infidèle qui passe de la légèreté à l'ingratitude & à la haine? Je conclus donc, avec le proverbe, qu'on ne peut haïr ce qu'on a une fois bien aimé.



---



---

## CINQUIÈME QUESTION.

*Si l'amour diminue plutôt par les rigueurs d'une belle , que par les faveurs.*

QUELLE question , dira-t-on ! & qu'il seroit d'une dangereuse conséquence qu'on s'accoutumât à en proposer de pareilles ! Quoi ! vous apprenez aux belles qu'il y a lieu de douter si les Amans qu'elles favorisent , aiment plus que les Amans méprisés ? Quand il seroit vrai que la chose pût être mise en balance , seroit-ce une vérité bonne à dire ? Oui , je veux qu'il soit plus aisé d'aimer , & qu'on aime plus fortement après des rigueurs qu'après des faveurs : ce

sont des mystères qu'un homme galant ne doit jamais révéler. Si les belles étoient une fois persuadées que les rigueurs fortifient la tendresse , jugez un peu quel usage elles feroient de cette maxime. Empêchons , autant qu'il se pourra , de prendre goût à cette manière de se faire aimer : il y va trop de l'intérêt commun de tous les Amans ; mais il n'est pas nécessaire de leur déguiser la vérité. Il n'y rien de plus souverain que les faveurs , pour entretenir l'amour ; rien de plus infailible pour les faire finir , que les rigueurs. Quel Amant est-ce qu'un Amant maltraité ? Ce n'est qu'un captif involontaire. Sa raison épie toujours le moment de mettre le cœur en liberté ; & on peut

dire que la moitié de ces Amans n'aïment point. Toutes les rigueurs de la belle sont autant d'armes qu'elle fournit contre elle-même : car si l'Amant maltraité fait son devoir, il n'y en a pas une qu'il ne doive mettre à profit, & employer utilement pour sa guérison. Et se peut-il qu'il n'y ait enfin quelques rigueurs qui produisent l'effet qu'on leur demande ? Se peut-il que le cœur aspire toujours à être délivré de sa captivité ; que la raison y travaille toujours ; & que cela n'arrive jamais ? De plus, un Amant maltraité est calomniateur perpétuel du mérite de sa Maîtresse. Il tâche sans cesse de l'affoiblir à ses yeux : il ne veut pas connoître ce que vaut un bien qu'il ne sçauroit

posséder ; il se le figure d'un prix beaucoup moindre qu'il n'est, pour se venger & se consoler en même temps de ce qu'il en est privé. Jugez s'il y a bien des personnes qui puissent soutenir cette espèce de critique, & avoir toujours beaucoup de mérite, malgré les efforts qu'on fait pour le cacher. Mais quand cela pourroit être, voyez un peu quel plaisir pour une belle, que de sçavoir que son Amant lui ôte de sa beauté autant qu'il peut, & qu'elle n'a point la moindre irrégularité de traits, qu'il n'étudie actuellement, & qu'il ne tâche à se faire valoir à lui-même ? Jetez les yeux au contraire sur un Amant aimé : tout aime en lui, & sa raison & son cœur : il aime, &



veut aimer. Il est vrai que les passions sont d'ordinaire indépendantes de la volonté : mais celles de ce caractère sont sujettes à ne pas durer ; & quand la volonté aide un peu aux passions à se soutenir, tout n'en va que mieux. Toutes les faveurs que reçoivent les Amans, leur justifient l'engagement où ils sont entrés : l'intérêt de leur tendresse, & même, si vous me permettez de le dire, celui d'un peu de vanité qui se mêle presque toujours à cette tendresse, fait qu'ils ne cherchent qu'à relever le prix de ce qu'ils possèdent ; & une belle peut se flatter qu'elle est encore plus belle dans l'imagination d'un Amant aimé, qu'elle ne l'est en elle-même. Que me répondra-t-on à tout cela ? Que

l'amour cesse, dès qu'il ne désire plus. N'ayons pas une si mauvaise opinion de l'amour : croyons qu'il est assez sage pour jouir avec plaisir de ce qu'il a désiré, plutôt que de le croire assez fou pour désirer toujours ce qu'il n'obtiendrait jamais.



## SIXIEME QUESTION.

*S'IL est plus glorieux de vaincre un cœur qui fait vanité d'être indifférent, ou d'en vaincre un qui est prévenu d'amour pour un autre objet.*

**F**AIRE la conquête d'un cœur qui s'est déclaré contre l'amour; prendre celui qui prenoit toujours, & qui se vançoit de ne pouvoir être pris; triompher des affections d'une fière personne: quelle victoire plus glorieuse que celle d'un semblable vainqueur? Et ne peut-il pas se glorifier d'avoir fait ce que lui seul étoit capable de faire? Au lieu que de toucher un cœur prévenu en faveur  
d'un

d'un autre, c'est seulement triompher de la foiblesse, non pas de la force de ce cœur, comme le premier conquérant; & ne pourroit-on pas même dire que ce n'est tout au plus qu'un partage? Cependant si nous considérons que ce cœur, avec toute sa fierté passée, étoit fait pour aimer du moins une fois; que tôt ou tard il n'eût pu s'en dispenser; qu'en différant quelque temps à se laisser prendre, il couroit peut être risque de se voir réduit un jour à faire les premières avances; qu'il étoit sans connoissance des forces qu'il prétendoit braver, & qu'il n'avoit que lui seul à son secours: ces réflexions pourroient bien tourner notre jugement aussi-bien que notre estime, en

faveur de celui qui attaque un cœur prévenu de passion. En effet , il entreprend un travail bien plus rude & plus pénible , & par conséquent plus glorieux : ce n'est point un cœur dépourvu d'expérience qu'il cherche à soumettre , c'est un cœur aguerri & scavant en l'art de se défendre : au lieu d'un adversaire , il en a deux à combattre. Ce n'est pas assez de toucher le cœur d'une belle , il faut encore en chasser l'objet aimé : il ne suffit pas de la rendre susceptible des impressions de son mérite , il faut effacer chez elle toutes celles que le premier vainqueur y a déjà faites ; & quoique ces deux choses se fassent presque toujours à la fois , & l'une & l'autre , ce sont deux ouvrages

qui occupent doublement , & qui demandent diverses adresses. Que dirai-je de plus ? Il ne s'agit pas seulement de combattre & de surmonter une obstination aveugle , mais une tendresse vigilante , un attachement qui plaît , & une fidélité encore vierge : enfin il faut vaincre tout ensemble , & le vaincu & le vainqueur unis d'une parfaite intelligence : en un mot je crois que l'on peut comparer ce cœur , dans son premier état , à une ville dont la principale défense ne consiste qu'en la résolution de ses habitans , résolution souvent passagère , & défense toujours peu sûre ; mais que dans la seconde supposition il ressemble à une place dont la première prise a donné lieu

d'y réparer les endroits foibles, & d'en rendre les fortifications meilleures, pourvue de plus d'une bonne garnison qui défend les citoyens, & qui les tenant en bride, les empêche de songer sitôt à parlementer & à se rendre.




---



---

PREMIERE DIGRESSION.

*LES AMOURS.*

**L'**AMOUR est le premier des Dieux. Produit par Zéphyr, mais plus puissant que lui, il dirigea sa légèreté; il fertilisa la terre dont il avoit reçu l'être; & le chaos fut anéanti.

Son feu créateur a peuplé le Ciel. Divinités respectables, vous futes un jeu de l'Amour; & vous avez augmenté son Empire en le partageant avec lui: son souffle anima l'Univers, & les hommes furent heureux.

Telle est l'époque du siècle d'or, si regretté & si peu connu.



Les cœurs unis par l'attrait de la vertu & par les charmes de la tendresse, ne se séparoient pas l'un de l'autre : chacun éprouvoit le plaisir, & il le trouvoit un bien. L'innocence éloignoit alors la satiété qui est compagne du repentir ; c'étoit l'ouvrage de l'Amour. Il embellit tout ce qui l'environne ; & ce prestige séducteur n'est que le premier de ses bienfaits.

L'orgueil & les querelles des Dieux le rappellerent dans l'Olympe. La nature commença de languir ; & le terrible effet de son absence apprit aux hommes, qu'ils étoient à la veille d'éprouver les plus grands maux. Bientôt les traits de lumière qu'il avoit gravés en eux, comme le gage

de sa protection, s'obscurcirent tout-à-fait : l'esprit dépravé raffina la volupté, ( ce fut cesser d'en jouir, ) & l'égarement conduisit au vice par les routes obliques de l'inconséquence.

L'Amour effrayé de ces désordres revint pour défabuser le monde, & il y fut méconnu. Touché de tant d'excès, il s'attendrit ; c'est le seul sentiment triste dont les Dieux soient susceptibles : mais le soin pressant de sa vengeance étouffa sa pitié. Race ingrate, dit-il, je t'abandonne, puisque tu m'y contrains ; & pour rendre ton châtement durable, je te livre à l'erreur que tu as osé me préférer.

En achevant ces paroles, il em-

92 *Le Code de l'Amour* ;  
brafa avec son flambeau l'Autel sur  
lequel il recevoit les offrandes des  
bergers, (chacun l'étoit alors,) & d'un  
vol léger il disparut au milieu d'un  
nuage qui couvrit sa fuite. On n'en  
fut pas ému ; & cette insensibilité de-  
vint le plus terrible signe de sa colère.  
L'air chargé d'influences malignes  
exhala d'abord un venin contagieux ;  
& les mœurs se corrompirent sans res-  
source.

A mesure que les générations se  
succéderent, cet événement cessa d'être  
aussi présent ; mais on ne l'oublia  
point, & il en resta une idée confuse  
que la tradition avoit conservée d'âge  
en âge.

Ce fatal souvenir a coûté trop de

bonheur pour que je le rappelle sans  
effroi. Les hommes pervertis se li-  
vrerent à leurs penchans. Le goût,  
l'habitude, & sur-tout l'exemple plus  
dangereux que l'un & l'autre, auto-  
risoient leurs travers ; mais ils n'é-  
toient pas encore parvenus à étouffer  
une inquiétude secrète qui les agitoit  
vivement.

L'histoire du regne paisible & for-  
tuné de l'Amour, dont ils avoient été  
instruits par leurs peres, les éclairoit  
sur la félicité dont ils étoient déçus ;  
& ils comprirent même à leurs re-  
mors, que ce Dieu ne les avoit pas  
abandonnés sans retour. Dans cette  
persuasion, ils osèrent espérer de flé-  
chir son courroux, & s'efforcèrent de

découvrir le lieu de sa retraite pour le ramener parmi eux.

Occupés de ce souci, leur espérance anima leurs recherches. Ils trouverent enfin dans les forêts de la profane Idalie un enfant à peu près semblable au Dieu qu'ils vouloient appaiser. Fruit coupable de l'adultere de Mars & de Vénus, les Graces avoient formé sa personne. Perfide & volage comme elle, il paroissoit rempli de candeur & d'ingénuité : vertus aimables, qui peut-être sont moins encore l'apanage, que l'ornement de l'enfance ; & il cachoit sous les charmes séduisants de la beauté, les fureurs du Dieu sanguinaire qui lui avoit donné la vie.

Des aîles de pourpre & d'azur lui couvroient les épaules ; & il portoit dans les mains un arc de frêne & des flèches de cyprès, avec lesquelles il poursuivoit les animaux de la contrée, comme pour s'exercer dans l'art de nuire.

Les hommes trompés par ses caresses & par son dangereux sourire, lui adresserent leurs hommages ; & dès-lors des Temples sans nombre élevés à sa gloire consacrerent l'erreur commune.

Ennuyé de ses armes rustiques, il leur substitua un arc & un carquois d'or garni de traits empoisonnés dont les Eumenides lui firent présent, &

une torche allumée dans les fournaïses du Tartare.

C'est sous cet appareil qu'il parcourut successivement le monde, pour en recevoir les adorations, répandant par-tout un feu cruel qui rendoit ses blessures incurables.

Aveugles humains, tant de perversité auroit dû vous faire appercevoir de votre méprise ; car les Dieux ne sont ni cruels, ni bizarres.

La puissance du fils de Vénus, l'abus même qu'il en fit, étendirent son culte ; parce qu'on a dans tous les temps idolâtré le pouvoir : & l'Univers étonné se soumit à tous ses caprices.

prices. De-là, tant d'engagemens que rien ne peut rompre, tant de passions honteuses & infortunées : yvresse funeste qui tyrannise tour à tour le cœur par la volupté qu'elle lui promet, ou par des plaisirs qui le fatiguent. Elle le promene sans cesse d'idée en idée, pour l'empêcher d'être heureux.

En vain l'Amour gémit du délire qui agitoit le monde. La folie & la prévention assurerent le triomphe de son rival : & à peine sur la terre entière resta-t-il quelques esprits raisonnables qui eussent résisté à la séduction.

L'Amour se hâta de récompenser la fidélité de ceux-ci. Il répandit dans



leur sein ces flammes vives que la sympathie entretient & perpétue, & que le dégoût n'étouffe jamais. Il réserva pour eux ces transports inconnus au vulgaire; ces égaremens délicieux, où l'ame absorbée dans la possession d'elle-même, jouit de son propre anéantissement, & ne désire rien au de-là.

Ainsi des faveurs qui auroient été communes à l'Univers, s'il eût été digne d'elles, sont devenues, par l'équité des Dieux, le partage de peu de mortels.

Voilà le prix que l'Amour destine à ses vrais adorateurs. Moins empressé d'en augmenter le nombre, que ja-

loux de les conserver, & de prévenir leur inconstance, il a établi son sanctuaire dans les cœurs sensibles & vertueux. Il doit être dans le vôtre, & vous le trouverez sûrement dans le mien; mais ne le cherchez pas ailleurs. L'Amour se dérobe aux poursuites; il fuirait devant vous; & une légèreté inquiète seroit la peine de votre curiosité.

Chériflons ensemble les bienfaits de la Divinité qui nous protège: ils sont inaltérables comme elle; & nous les mériterons toujours, si nous sçavons en bien user.

Ici l'Amour prit la parole, & chacun l'écouta avec un silence respectueux.

leur sein ces flammes vives que la sympathie entretient & perpétue, & que le dégoût n'étouffe jamais. Il réserva pour eux ces transports inconnus au vulgaire; ces égaremens délicieux, où l'ame absorbée dans la possession d'elle-même, jouit de son propre anéantissement, & ne désire rien au de-là.

Ainsi des faveurs qui auroient été communes à l'Univers, s'il eût été digne d'elles, sont devenues, par l'équité des Dieux, le partage de peu de mortels.

Voilà le prix que l'Amour destine à ses vrais adorateurs. Moins empressé d'en augmenter le nombre, que ja-

loux de les conserver, & de prévenir leur inconstance, il a établi son sanctuaire dans les cœurs sensibles & vertueux. Il doit être dans le vôtre, & vous le trouverez sûrement dans le mien; mais ne le cherchez pas ailleurs. L'Amour se dérobe aux poursuites; il fuirait devant vous; & une légèreté inquiète seroit la peine de votre curiosité.

Chérifions ensemble les bienfaits de la Divinité qui nous protège: ils sont inaltérables comme elle; & nous les mériterons toujours, si nous savons en bien user.

Ici l'Amour prit la parole, & chacun l'écouta avec un silence respectueux.

## L' A M O U R.

Je suis. Il est certain que rien sous les cieus n'existe ni aussi réellement, ni aussi nécessairement que moi. Une loi éternelle m'a fait l'arbitre & le moteur de presque tous les mouvemens dont les hommes sont agités. Pour cela, je suis placé dans leurs cœurs, où j'exerce un empire flatteur & absolu.

On me reconnoît à mille & mille marques sensibles, par des plaisirs d'autant plus vrais, qu'ils sont mon ouvrage, & que l'homme ne peut y avoir part.

Un rien me décele. On pense me

cacher dans un sourire; mais je sçais y répandre tant de graces, qu'aussitôt on me voit. Semblable à la flamme, plus vif encore, je pénétre par-tout. J'affecte l'ame d'une langueur si douce, je lui destine une joie si pure, des plaisirs si parfaits, que qui ne les a point sentis, n'a pas vécu.

J'ai un frere. Il est né plus tard & d'une autre mere que moi. Son origine est moins illustre de ce côté. Il est à propos de vous le faire connoître: car quoiqu'avec vous je ne craigne pas la méprise, je vous avertis, foyez sur vos gardes: il tâche de me contrefaire; la dissimulation lui prête les sentimens du cœur. Quelquefois il est complaisant. On le croit

tendre, empressé, délicat. Afin de tromper, il se déguise sous cent formes différentes. Sous ces dehors imposteurs, il est fourbe, volage, sujet aux caprices, aux dégoûts. Il est intraitable. Il demande sans cesse. Tout ce qui est à vous, lui fait envie. Sans probité, dès qu'il est satisfait, il prend son vol, il disparaît, & ne revient plus. C'est seulement par ses perfidies qu'il se démasque.

Je ne lui ressemble pas; j'ai été infiniment mieux élevé. Le Temps est mon pere, & la Volupté ma mere. Ce terme au commencement n'avoit pas la même signification, ni toute l'étendue qu'on lui donne présentement. Alors on ne la plaçoit pas dans des

plaisirs suspects, défendus. Tout s'est corrompu; l'amour étoit vrai, sincere, il étoit réciproque, il étoit durable, & sans l'affreuse jalousie. La vertu guidoit les hommes, & l'amour étoit vertueux. Un tendre retour formoit les liens qui unissoient les cœurs. Les desirs remplis en faisoient naître d'autres qui ne cédoient aux premiers ni en vivacité, ni en douceur.

Mon frere, qui est la cause de toute corruption, m'a contraint, m'a fait assujettir à de certaines loix que je déteste. Il m'a forcé de répandre des maux, qui seroient réels, si je n'avois sçu leur donner les attraites des plaisirs: des impatiences, des inquiétudes, des desirs empressés. Dans ces troubles,



je mêle à coup sûr des agrémens que nulle autre passion n'a le droit de produire, & ne sçauroit imiter. Avec ce qu'on aime, dans la solitude la plus effrayante, je prépare, j'accorde des jours si fortunés, que ni l'ambition satisfaite, ni la grandeur la plus marquée, ni tous les trésors de la terre accumulés, ne pourroient les balancer. Deux beaux yeux, dans lesquels l'Amour se peint, car ils ne sont jamais beaux sans moi, deviennent un spectacle enchanteur auquel tout cede.

Le cœur que je touche, ne veut plus que moi; & cette préférence est due à une satisfaction parfaite que je suis seul capable de dispenser. Qui peut

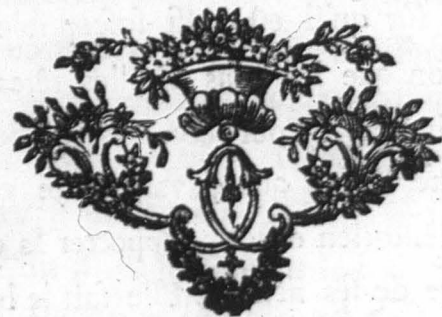
comprendre; qui sçait exprimer le ravissement de deux cœurs qui se disent cent fois, Je vous aime, sans le prononcer? Ce langage séduisant que les paroles n'imitent pas; cet accord de volonté qui n'est assujetti qu'aux loix du sentiment, qu'aucune puissance ne peut borner, qu'elle ne sçauroit faire finir; ce saisissement que produit ma présence, sont des attraits qui me sont propres; & voilà les charmes touchans qui m'ont fait élever tant d'Autels.

Loin de moi la pâle jalousie. Loin de moi la méfiance & le cruel désespoir, partages terribles des fureurs que mon frere inspire! Nulles loix, nulle pudeur ne le retiennent. Des plaisirs

effrénés, que la plus infâme cupidité fait naître, qui ne sont préparés par aucun goût, toujours suivis de tristesse, de remors, sont son partage. Tout est indifférent à la passion forcenée qu'il inspire. Des dehors toujours au moins équivoques lui donnent la naissance. Elle méconnoît le mérite. La facilité de la satisfaire l'enflamme : mais ce feu s'exhale par tout ce qui devoit le rendre durable.

Je commence par l'esprit, je finis par le cœur. Je découvre les bonnes qualités. La droiture, la sincérité, l'affabilité, la politesse, sont les liens dont je me sers. Je sçais les serrer par des regards que j'anime, par des dehors touchans que la modestie rend

aimables. Enfin, si on accorde quelque chose à la droiture, à la candeur & à l'amour parfait, la reconnoissance qui n'est peut-être que d'usage ailleurs, augmente les feux que j'allume d'un flambeau immortel, dont je les rends participans.



---

**SECONDE DIGRESSION.***LA NOUVELLE MERE D'AMOUR,*

O U

*L'AMOUR RAISONNABLE.*

**A**-T-ON raison quand on pense que l'Amour est toujours frivole ? Non , ce n'est qu'un enfant : cependant, je suis sûr qu'il est aussi susceptible de raison que les plus vieilles têtes de l'Olympe. Pour convaincre de la vérité de ce que j'avance, je vais, en Historien exact, rapporter la dernière de ses actions. Elle fait le bonheur de l'humanité.

L'Amour étoit l'autre jour dans les bois d'Idalie. Après s'y être assez longtemps promené, il se reposa au bord  
d'un

d'un ruisseau clair & frais. Un vieux Sycomore lui donnoit un ombrage charmant ; un gazon émaillé de fleurs formoit un trone parfumé ; la nature s'étoit épuisée pour former cet asyle ; il reçut encore de nouveaux charmes par la présence du Dieu. A son approche tout s'embellit.

Les bois pour l'ordinaire entraînent à de tendres rêveries : l'Amour résista à leurs charmes séducteurs. Il se livra à de sages réflexions. Je suis Dieu, dit-il , & je connois la tristesse : le chagrin qui m'accable , est d'autant plus vif , que je suis déchiré du remors de l'avoir mérité.

Les mortels me craignent ; ils con-



noissent la dureté de mon Empire : s'ils sçavoient quelle est ma foiblesse, ils me plaindroient au lieu de me haïr, Hélas ! ils sentent mes coups ; mais ils ignorent que ma main n'est que le ministre d'une Déesse aussi cruelle, que mon cœur l'est peu. La barbare Vénus exerce sans réserve sa puissance & mes armes. Dans le sein des plaisirs elle se fait un jeu du tourment des mortels aveugles. C'est à elle qu'ils offrent leur encens ; & moi, innocent instrument de ses cruautés, je leur suis en horreur. C'est souffrir trop long-temps de ses crimes, continua l'Amour ; je mériterois mes malheurs, si je n'avois pas le courage de m'y soustraire. Je dois faire le bonheur des mortels ; mon cœur à cha-

que instant me retrace ce devoir, j'en ai trouvé le moyen. Oui, c'en est fait, je quitte pour toujours la cruelle Vénus. Il est une mortelle bien plus digne qu'elle, d'être la mere de l'Amour. Que cet objet adorable fasse chérir mes loix. Je renonce à Cithère. Adieu, Vénus.

Il dit, agite ses aîles, fend les airs, & vient s'abattre aux pieds de Zirphé. Belle Zirphé, lui dit-il, ce n'est qu'en tremblant que j'ose m'offrir à vous : je crains que vous ne me regardiez comme un monstre cruel, qui ne s'occupe qu'à faire répandre des larmes, & qui se plaît à les voir couler. L'on s'est, il est vrai, servi de mon nom ; on a dérobé mes flèches pour

perçet le cœur des mortels: mais j'en suis innocent; & ma foiblesse ne me permettant pas de m'opposer au barbare usage qu'on faisoit de mes armes, la fuite a été ma ressource. Je me suis échappé de l'Empire de Vénus, & je viens me mettre sous votre puissance pour changer en sort heureux, celui dont les mortels étoient opprimés. Recevez, poursuit l'Amour, un Dieu qui se donne à vous. Prenez mon flambeau; il vous rend immortelle; il vous embelliroit, si vous aviez moins d'appas; mais il ne peut qu'éterniser les charmes dont vous êtes pourvue. Daignez, charmante Zirphé, m'adopter pour votre fils: en me refusant, vous sépareriez l'Amour & les Graces; ils doivent

toujours être unis. Pourriez-vous craindre un jeune Dieu qui possède tous les agrémens de l'enfance, & qui joint la raison à ses charmes, puisqu'il désire d'être sous votre Empire? Soyez ma mere, vous seule pouvez l'être; car le Destin ordonne que je sois le fils de la Beauté; & moi j'exige qu'elle soit unie aux graces, au génie, à la sagesse; & je trouve en vous tout ce que j'avois désiré.

Zirphé pouvoit-elle se refuser au bonheur des mortels? Non. Elle sourit; l'Amour est adopté; la Cour de Vénus est déserte; la Déesse pleure, elle gémit; mais bientôt dans les bras de quelque Amant frivole &

insensé, elle oubliera ses chagrins & leurs causes. Les mortels cependant jouissent du sort le plus doux ; ils ont abandonné Cithère. L'Amour a des Temples par-tout où est Zirphé. Elle regne sur tous les cœurs, en leur faisant aimer & suivre les loix de l'Amour raisonnable.




---



---

**SEPTIEME QUESTION.**

*DEUX Bergers aiment une Bergère. La Bergère, pressée de se déclarer, leur donne un rendez-vous. Les Bergers y viennent, l'un couronné, l'autre sans couronne. La Bergère arrive couronnée ; elle ôte sa couronne, la met sur la tête du Berger qui n'en a point, prend celle du Berger couronné, & s'en couronne. On demande lequel des deux est préféré ?*

**PREMIERE REPONSE.**

**L**E Berger couronné des mains de sa Bergère

Est à mon sens le Berger préféré :

Elle a récompensé sa flamme humble & sincère ;

Son triomphe est certain, son bonheur assuré.

De quel œil, en effet, cette Amante voit-elle  
L'autre Berger, conduit par la présomption,  
Oser se couronner, même avant que la belle  
Déclare en sa faveur sa tendre affection ?

D'une juste indignation

La Bergère outragée en vain veut se défendre ;  
Sa vanité choquée en secret fait entendre

Ces reproches impétueux :

De quel droit aujourd'hui couronnes-tu ta  
tête ?

Qui t'a donc assuré que j'étois ta conquête ?

Retire-toi, présomptueux :

Mais ne te flattes pas que ces fleurs éclatantes  
Annonceront par-tout tes amours triom-  
phantes ;

Je veux humilier ton front audacieux ;

Je veux faire tomber cette couronne vaine,  
Dont la présomption ceint ta tête hautaine.

Crois-tu donc mériter un don si précieux ?

Non, non : mais ton rival, tendre & moins  
fastueux,

Est plus digne que toi de regner sur mon âme.

Approche-toi, Berger : oui, j'approuve ta  
flamme :

Viens, viens, je veux combler tes vœux respec-  
tueux.

Quoi, tu doutes encor ? tu veux une couronne ?  
Tiens, tiens, voilà la mienne ; à toi seul je la  
donne,

Puisse le tendre amour, propice à mes desirs,  
Regler sur mes souhaits tes jours & tes plaisirs !

La conduite de la Bergère

Fait entendre, à mon sens, de semblables dis-  
cours.

Elle punit un Berger téméraire,

Et peu digne de ses amours,

Qui se laissant guider par une vaine gloire,

Et de ses charmes convaincu,

Ose célébrer la victoire

Avant même d'avoir vaincu.

### SECONDE REPONSE.

QUELQUE naturelle, & en même  
temps quelque ingénieuse que paroisse  
cette question, il ne faut cependant  
rien moins que des argumens bien  
solides, pour en établir la décision.  
Car si d'un côté le plaisir de tenir une



couronne de la main de celle qu'on aime, & la satisfaction de la recevoir devant un Rival, semble décider en faveur du premier; la joie & le contentement dont est comblé le second, en voyant enlever sa couronne par l'objet de sa tendresse, qui daigne s'en ceindre la tête, est une faveur qui semble pouvoir contrebalancer la première. En une matière aussi tendre, pour tabler avec certitude, il est à propos, selon moi, de consulter le cœur, & voir celui pour lequel il se déclare le plus ouvertement. Le premier mouvement de la belle, en les voyant tous deux, est d'en couronner un, & de découronner l'autre. C'est là un mouvement du cœur dont elle n'est pas maîtresse;

la nature seule agit; & de ce mouvement il résulte une déclaration pour le premier, qu'on ne peut contredire. En tous sens, le premier est couronné, & le second perd sa couronne. Si la belle la lui prend, ce n'est que pour qu'il subsiste moins de doute dans son choix, & pour que le triomphe de son Berger soit plus complet & plus glorieux.

Ainsi, tout considéré, je me déclare pour le premier, que je pense préféré; car l'effort de la Bergère d'ôter sa couronne de dessus sa tête, & de la mettre sur celle de son Berger, est bien plus grand, que celui de prendre la couronne du second, & de s'en ceindre le front; ou, pour

mieux dire , l'espace est bien plus grand d'elle au Berger , que du Berger à elle.

### TROISIEME REPONSE.

ON feroit d'abord en droit de conclure , que Licoris n'est qu'une coquette aimable , qui n'en aime aucun assez parfaitement , pour sacrifier l'autre. La nature inspire aussi-bien ses sentimens à l'ombre des hêtres , que sous les lambris dorés. La Beauté est une espece de Souveraine , qui n'aime point à voir diminuer le nombre de ses sujets : l'Amour-propre est son premier ministre. Mais malgré cette première réflexion , il est question de décider lequel des deux Bergers paroît avoir eu la préférence. L'action  
de

de Licoris est-elle dans un équilibre si parfait , que son cœur n'ait point absolument penché ? Je dis qu'il a penché en faveur de Tircis , malgré sa précaution ; & je tire mes plus forts moyens , en faveur de mon sentiment , de tout ce que peuvent dire les partisans de l'opinion contraire. Cela paroît un nouveau problème. Je m'explique , & je m'en rapporte aux femmes & à ceux qui les ont le plus étudiées. Les femmes sont naturellement discrètes & retenues : le sentiment qui les affecte le plus , est celui qu'elles voient avec le plus de soin ; en matière de tendresse , elles ont plus de satisfaction à être devinées , qu'à être contraintes de s'expliquer clairement.

Le couronnement de Damon est une action d'éclat, capable de séduire le Berger & l'assemblée. L'enlèvement de la couronne de Tircis est un mouvement plus simple, & qui touche d'autant plus le cœur, qu'il semble ne rien donner à la vanité. Damon couronné par Licoris peut se dire: Que je suis heureux de tenir de la main de ce que j'aime, un ornement précieux, qui n'ajoute pourtant rien à ses charmes, mais qui devient le sceau de ma gloire & de ma félicité, puisque je possède ces fleurs qui ont été les compagnes de ses attraits, & que je ne puis douter que cette couronne ne soit le prix de ma tendresse, & un véritable triomphe sur mon rival! J'avouerai même, si l'on veut,

que Licoris consent que Damon se livre à ces agréables réflexions: mais aussi que n'a pas droit de se dire Tircis? Mon rival est couronné par Licoris. Est-ce un motif pour être jaloux? Que je serois injuste, & que ce seroit mal connoître le cœur de ma Bergère! Elle a pris la couronne que je portois, & l'a substituée à celle qu'elle a donnée: la mienne lui plaît donc davantage; & le sacrifice qu'elle a fait, n'est que pour avoir une occasion de me faire sentir qu'elle a préféré la mienne: elle me déclare assez par cette action, qu'elle a pour moi les sentimens, qu'elle consent que Damon ait pour elle; & elle pense & elle dit à qui sçait l'entendre, qu'elle sent pour

moi tout ce que Damon peut sentir pour elle ; en un mot , elle paroît consentir que Damon se livre à l'illusion d'être aimé ; mais elle me donne une preuve hors de tout soupçon , qu'elle m'aime. Je crois que Tircis peut penser de la sorte sans témérité. L'action de couronner est brillante par elle-même , & ne fait rien perdre des droits de l'amour-propre ; mais celle de se parer de la couronne d'un autre est une espèce de foiblesse ; & tout ce que la vanité paroît perdre en cette occasion , est en faveur de Tircis & de l'Amour , qui , sans s'arrêter aux petites bien-séances , ne cherche qu'à se satisfaire. Il est vrai que , pour suivre la route de tous ces mouvemens , il faut

bien connoître celle des passions , & ne pas décider sur les apparences. Je conclus donc par eroire que Licoris , en couronnant Damon , a voulu en imposer à ce Berger par une action d'éclat , pour mieux cacher l'aveu qu'elle vouloit faire à Tircis , qu'il avoit la préférence , pour peu qu'il eût l'esprit de le sentir ; car il faut un certain degré d'intelligence pour connoître celui des faveurs , & tout le monde ne l'a pas : d'ailleurs quand on veut trouver la vérité dans le cœur des femmes , il faut se défier de la route commune ; elle est presque toujours chez elles dans quelque sentier oblique ; il faut avoir de la pénétration pour l'appercevoir.



**QUATRIEME REPONSE.**

LES couronnes de nos Bergers étant leurs ajustemens ordinaires, comme à nous autres gens de ville les bourses, la poudre & la frisure, nous ne dirons point que le Berger à qui la Bergère donne sa couronne, est couronné en tout sens; en sorte que par le terme *couronné*, nous entendions déclaré Roi du cœur de la Bergère: mais nous dirons simplement que la Bergère lui met sur la tête sa couronne, c'est-à-dire, qu'elle lui fait un don, un présent d'un de ses ajustemens. D'autre côté, nous dirons conséquemment dans le même sens, qu'elle prend l'ornement de tête du Berger couronné, pour en faire

l'ornement de la sienne. Tout se réduit donc de la part de la Bergère, à parer la tête d'un des Bergers de l'ajustement qui paroît la sienne, & à orner la sienne de l'ajustement qui ornoit celle de l'autre: en un mot, d'un côté; c'est un don; de l'autre, c'est une prise. Or dans un cas où une femme doit se déclarer entre deux rivaux qui ne sont en sa présence que pour cela, quel effet marque plus l'amour, prendre ou donner?

Pour empêcher quelques objections qu'on pourroit faire, je crois nécessaire d'observer que notre Bergère ya sans doute de pair avec Astrée, comme nos Bergers y vont avec Céladon. C'est d'un amour dé-

licat qu'il s'agit ici , & non d'une passion commune & digne de la profièreté de nos villageois.

Tout don fait librement & avec réflexion à un homme par une femme qui a de la délicatesse , marque nécessairement une disposition favorable pour lui. Si son cœur n'étoit pas bien disposé pour une personne , elle n'agiroit pas de façon à lui faire croire , ni même à lui faire douter qu'elle sentît la moindre disposition flatteuse , sur-tout dans une occasion où il s'agit de se décider. Une ame guidée par les sentimens ne peut être soupçonnée de faire la moindre chose qui les blesse. Cependant , quoiqu'un don fait par une femme inca-

pable de la moindre tromperie , marque absolument une bonne disposition pour la personne à qui elle donne ; il suffit , pour qu'on ne puisse pas assurer qu'il marque nécessairement l'amour , qu'on donne tous les jours à des personnes pour qui on n'en sent nullement , quoique d'ailleurs on soit très-disposé pour elles. Une chose qui se fait assez ordinairement , sans être jointe à l'amour , ne le marque pas nécessairement. Il est donc certain que le couronnement , qui au fond n'est qu'un don , entraîne nécessairement une faveur , soit d'estime , soit d'amitié , soit de reconnoissance , ou d'autre bonne semblable disposition , ensemble ou séparément , dans le cœur de notre

Bergère pour le Berger couronné ; mais qu'il n'entraîne pas pour lui nécessairement l'amour.

Que marque le découronnement ?

Le découronnement n'est autre chose de la part de la Bergère, que l'action d'ôter l'ornement de tête du Berger couronné, pour en faire l'ornement de la sienne. Cette action enferme deux parties à observer ; l'une de prendre, l'autre de faire cas de la chose prise.

Une Bergère tendre, avec sentiment & délicatesse, ne s'appropriera jamais la moindre chose d'un Amant pour qui elle a ou du mépris, ou de la haine, ou de l'indifférence ; puis-

que la vanité même, sans délicatesse, fait mépriser, haïr, ou regarder indifféremment ce qui vient d'un objet, qu'on méprise, qu'on hait, ou qui est indifférent : cela est dans la nature. Tout ce qui a rapport à un objet, participe à nos dispositions envers lui : il ne peut donc pas se faire que le motif qui fait prendre à notre Bergère la couronne de son Amant, ne soit un sentiment favorable pour lui.

Mais de quelle espèce est ce sentiment ? Est-il estime, est-il amitié, est-il amour ?

Il est certain qu'il y a dans l'action de prendre quelque chose à un Amant

une sorte de hardiesse & de familiarité, qui, dans une femme délicate, ne peut absolument provenir que de l'amour. Elle sçait que se familiariser & s'enhardir avec un homme, c'est lui dire clairement qu'elle est bien aise qu'il s'enhardisse & qu'il se familiarise avec elle; s'il ne le fait pas, c'est toujours lui en donner le droit. Une femme qui a des sentimens, donne-t-elle jamais sans amour de pareils droits? La délicatesse peut-elle souffrir qu'on agisse de façon à faire croire qu'on aime, si on n'aime point? Une ame noble & généreuse est-elle capable d'une tromperie si basse & si cruelle? c'est ce qu'on ne pensera jamais. Il est donc indubitable que notre Bergère, en s'émancipant

pant jusqu'à prendre la couronne de son Berger, lui fait une faveur qui marque incontestablement l'amour.

La seconde partie enfermée dans le découronnement ne le marque pas moins, que la première. Si l'amour seul peut engager notre Bergère à se livrer jusqu'à prendre la couronne de son Berger, le même seul amour peut l'engager à en faire cas: le propre de cette passion est de faire estimer tout ce qui vient d'un objet chéri.

Qu'on n'objecte donc point que le découronnement marque par lui-même le rebut du Berger découronné;



134 *Le Code de l'Amour* ,  
car ce n'est point ici un simple décou-  
ronnement. La Bergère ôtant la cou-  
ronne à son Berger , ne la néglige  
point , comme elle auroit sans doute  
fait , soit en la jettant à terre , soit en  
la donnant à l'autre Berger , ou autre-  
ment , si elle eût négligé le Berger au-  
quel elle l'avoit ôtée : mais bien loin  
de faire rien qui approche seulement  
de cela , elle fait de cette couronne  
tout le cas que l'amour le plus fort &  
le plus délicat puisse suggérer. C'est  
un découronnement , dont elle fait son  
couronnement ; c'est un tendre larcin ,  
ou plutôt un tendre partage de ce qui  
appartient à un objet avec lequel elle  
voudroit que tout lui fût commun ;  
c'est une amoureuse familiarité , par  
laquelle elle s'approprie , avec une

*ou les Décisions de Cithère.* 135  
tendre hardiesse , ce qui vient de l'ob-  
jet de sa tendresse. Il est donc certain  
que le découronnement , en tout sens ,  
marque nécessairement l'amour pour  
le Berger découronné.

Ainsi je conclus , en disant que les  
deux Bergers sont favorisés de notre  
Bergère : mais que celui à qui elle  
donne sa couronne , n'est que l'objet de  
son estime ; au lieu que celui à qui  
elle la prend , est l'objet de son amour ;  
& par conséquent que le Berger dé-  
couronné est le Berger préféré.

#### *CINQUIEME REPONSE.*

LES deux Amans , impatiens d'être  
instruits de leur sort , se hâtent d'ar-  
river au rendez - vous. Tircis , crai-

gnant toujours de manquer d'attraits ;  
orne sa tête d'une couronne de fleurs  
artistement arrangées : il emprunte  
tous les agrémens de la parure , sans  
s'écarter cependant de la simplicité  
pastorale. Clitandre au contraire la  
néglige entièrement , persuadé que sa  
beauté n'a besoin que d'elle-même ;  
peut-être aussi plus modeste , croyant  
avoir assez de la délicatesse de ses sen-  
timens pour gagner le cœur de la Ber-  
gère. Thémire ne tarde pas de pa-  
roître , ornée d'une couronne de fleurs,  
ainsi que Tircis. On peut aisément ju-  
ger du trouble que ressentent ces deux  
Amans à son arrivée : ils s'approchent  
tout tremblans. Elle met sa couronne  
sur la tête de Clitandre qui n'en a  
point , & prend celle de Tircis pour

s'en parer elle-même. On demande  
lequel des deux a été préféré.

Permettez , aimable Thémire , que  
je vous accuse ici d'un peu d'inhu-  
manité. Pourquoi laissez-vous souffrir  
à ces deux Amans les peines les plus  
cruelles ? Leur trouble , l'ennui qui  
les dévore , ne devoient-ils pas vous  
toucher ? Bergers trop malheureux ,  
vous atteignez au moment qui doit  
couronner vos desirs , ou mettre le  
comble à votre infortune. Mais que  
dis-je ? si vous doutez encore de votre  
fort , ne vous en prenez qu'à vos  
charmes ; n'en accusez point la Ber-  
gère. Egalement éprise de l'un & de  
l'autre , elle voudroit se déterminer ;  
elle s'efforce en vain de choisir de Tir-

cis ou de Clitandre ; un certain je ne sçais quoi l'oblige à les aimer tous les deux : plus elle les considère , & plus elle a de peine à se résoudre ; chaque regard jetté sur l'un ou sur l'autre de ces aimables Bergers , augmente son irrésolution ; en un mot , crainte de désobliger l'un des deux , elle les favorise également l'un & l'autre.

En effet , tout ce qu'on peut dire à l'avantage du premier , peut de même se dire en faveur de son rival. Le premier mouvement paroît favoriser Clitandre ; c'est lui peut-être que Thémire reconnoît pour son vainqueur en le couronnant ; peut-être aussi n'a-t-elle d'autre vuë , en

lui donnant sa couronne , que de faire place à celle de Tircis , qui , mieux que l'infortuné Clitandre , a sçu se rendre maître de son cœur. Mais cette action décide-t-elle plutôt pour l'un que pour l'autre ? Point du tout ; nous voici tout aussi embarrassés qu'auparavant. C'est Tircis , dites-vous , qui vous paroît le plus favorisé : l'empressement avec lequel Thémire lui prend sa couronne , sans même qu'elle lui soit offerte , est une faveur marquée au coin de la prédilection. Mais si Tircis est l'heureux Berger qu'elle aime , pourquoi lui faire une espèce d'infidélité , en le préférant à son rival ? Vous répondrez à cela , que ce qu'elle a fait pour Clitandre , n'est qu'un pur effet

de sa générosité : j'y consens ; mais vous conviendrez avec moi , que Tircis n'est nullement obligé de le deviner , & qu'il se passeroit parfaitement bien de cette grandeur d'ame : Je dois ici me taire , pour ne point blesser l'innocence de la jeune Thémire ; peut-être me trouverois-je obligé de la croire coquette ou cruelle : il est bien difficile , en effet , de conclure autre chose de sa façon d'agir. Elle couronne Clitandre , & se pare en même temps de la couronne de Tircis , pour ne pas mettre ce dernier dans la dure nécessité de se désespérer , & pour ménager par ce moyen-là l'un & l'autre Amant. Ce procédé , n'en déplaît à l'aimable sexe qui s'intéresse pour elle , me paroît tant soit

peu suspect. Si c'est Tircis qu'elle aime , pourquoi hésiter de lui en faire la déclaration ? Pourquoi les embarrasser tous deux , & redoubler leur incertitude par des faveurs qui paroissent parfaitement égales ? Il y a de la cruauté à ne pas soulager les peines d'autrui , quand il est aisé de le faire. Mais je m'arrête ici , craignant même d'en avoir trop dit , pour renvoyer à votre Tribunal une décision plus parfaite de cette question.

### SIXIEME REPONSE.

IL faut supposer Célimène ornée des principales qualités du corps & de l'esprit. Je crois que la nature l'a soumise aux loix de l'Amour , qu'elle cherche à s'engager , mais



qu'elle sçait modérer ses desirs, & qu'elle ne soupire qu'après un objet digne de sa tendresse. Damon & Licidas lui témoignent-ils de l'amour ? Le simple rapport de ses yeux n'est pas capable de fixer son cœur ; les différens agrémens du corps ne lui suffissent pas : elle consulte les sentimens, en sonde les motifs, étudie les caractères, & leurs rapports avec le sien ; tout est sage dans sa conduite. Doit-elle décider entre ces deux Bergers ? Est-elle pressée par eux de s'expliquer ? Elle craint de se rendre à leurs empressements : son choix est fait ; mais peut-être n'est-il pas digne d'elle. Elle prend du temps pour se déterminer. Telle est notre Bergère.

Par rapport aux Bergers, leur mérite ne me paroît pas égal. Examinons-les au moment critique qui doit décider de leur sort. Damon marche au rendez-vous en vainqueur : fier de son mérite, il s'est couronné d'avance ; Célimène est sa conquête. Licidas n'a pas la même confiance : il a osé prétendre au cœur de Célimène ; mais il n'ose se flatter de l'obtenir, & il ne paroît devant elle qu'avec un air humble & soumis. Les caractères de ces deux Bergers sont donc absolument différens. Qu'on leur suppose un mérite assez proportionné d'ailleurs, ils sont sous les yeux d'une Bergère, qui met à profit toutes les circonstances, & qui ne laissera pas échapper dans son examen la vanité de Damon.

Enfin le sort est jetté ; Célimène est au rendez-vous. Sur qui va tomber son choix ? Sa main est l'interprète de son cœur ; elle se dépouille de sa couronne, & la met sur la tête de Licidas ; il a sçu lui plaire : pourroit-elle lui refuser ce gage de son amour ? Lui en faut-il une preuve plus éclatante ? Elle humilie son Rival, lui prend sa couronne, & s'en couvre. Que Damon rougisse du larcin qu'elle vient de lui faire : ces fleurs qui flattoient sa vanité, couvrent un front qui n'a été découvert que pour couronner son Rival. Qu'il le voye triomphant, paré d'une couronne précieuse à Célimène : qu'il juge du prix de cette couronne, par l'empressement qu'elle témoigne à la

remplacer ;

remplacer ; & s'il croit devoir encore s'applaudir, qu'il se vante d'avoir reçu de sa Bergère une leçon d'humilité.

Je ne crois pas qu'il soit besoin de se livrer à un long détail pour établir que Licidas est le Berger préféré. Célimène pouvoit-elle être embarrassée sur le choix ? Le caractère orgueilleux de Damon ne parloit-il pas assez en faveur de Licidas ? Mais je veux prévenir toutes les objections ; & je suppose aux deux Bergers un mérite égal, qui les rende également chers à Célimène. Elle arrive au rendez-vous ; elle est déterminée sur son choix ; elle a arrêté en elle-même la manière de manifester sa

résolution. Quel est son premier mouvement ? C'est d'ôter sa couronne, & d'en parer Licidas. Ne s'ensuit-il pas qu'il est l'objet chéri ? Célimène a-t-elle pu prévoir que Damon se couronneroit pour écouter son arrêt ? A-t-elle pu former le dessein de lui prendre sa couronne, pour lui témoigner son amour ? Non, sans doute, puisqu'elle n'étoit pas instruite de ce nouveau trait de vanité : mais elle couronne Licidas ; son dessein étoit donc de le favoriser ; toutes ses actions postérieures ne peuvent être attribuées qu'à son caprice ou à l'occasion. Elle voit sur la tête de Damon une couronne, l'image de celle qu'elle vient d'abandonner pour gage de son amour : elle peut aussi-

tôt desirer de la posséder ; l'occasion peut n'offrir à ses yeux Damon couronné, que comme un objet de mépris qu'elle veut humilier ; en un mot, cette action, de quelque côté qu'on l'envisage, ne peut être regardée que comme indifférente. Mais si elle étoit capable d'inspirer quelques soupçons à Licidas, pourroit-il raisonnablement les écouter ? Ne vient-il pas de recevoir de Célimène, & son cœur, & les témoignages les moins suspects de son amour ?

Qu'on consulte présentement sa propre raison : qu'on examine que l'action de donner tire toujours sa source du cœur, & qu'au contraire l'action d'ôter témoigne rarement de

l'estime pour la personne qu'on dépouille, mais témoigne ordinairement l'envie qu'on a de posséder le bien dont on la prive, par rapport au bien seul; & qu'on rapproche ces observations générales des circonstances particulières, on verra bientôt toutes les difficultés de la question s'évanouir.

Dira-t-on que Célirène, encore incertaine, se trouve au rendez-vous, sans être déterminée? La question n'en sera pas plus difficile à résoudre. Car enfin si son cœur balance entre les deux Bergers, l'air audacieux de Damon va la déterminer. Elle s'en aperçoit; & bientôt elle prend sa couronne, en couvre

Licidas, & découvre Damon. Peut-elle mieux punir celui-ci, qu'en lui enlevant une couronne qu'il croyoit avoir méritée? Mais non contente de l'avoir humilié, elle veut encore rendre complet le triomphe de Licidas: elle ne s'intéresse plus pour un Berger qu'elle a cru indigne de son amour; elle lui refusera jusqu'au souvenir; toutes ses actions se rapporteront désormais à Licidas; son cœur est tout à lui. Mais est-elle encore digne de lui? Elle lui a donné un ornement précieux, qui rehaussait peut-être l'éclat de sa beauté. (Une Bergère peut-elle paroître trop belle aux yeux de celui que son cœur a choisi?) Peut-être lui reste-t-il quelque chose à désirer? Elle se couvre de la



150 *Le Code de l'Amour,*  
couronne de Damon, dût-il s'en applaudir ? Qu'importe ? tout doit contribuer à la satisfaction de Licidas. Célimène amoureuse sçait se dépouiller de ce qu'elle a de plus cher ; mais Célimène ambitieuse fait toutes les occasions de plaire à son Berger.

Permettez-moi encore une réflexion. Si Célimène eût seulement pris la couronne de Damon pour en parer Licidas, la question seroit trop simple pour mériter une contestation ; mais la double action ne lui ôte rien de cette simplicité. Damon est toujours le Berger rejeté. Moins malheureux, si la couronne ne couvroit que le front de son Rival ; au moins

*ou les Décisions de Cithère.* 151  
connoîtroit-il sa misère : mais plus l'abyssme est couvert, plus il est dangereux. Damon chérit une erreur qui le flatte ; il voit sa couronne sur la tête de sa Bergère : quelle satisfaction pour son cœur ! mais qu'il craigne..... Fixez là vos regards, orgueilleux Damon. Quoi ! votre vanité demande un examen plus exact ? Eh bien ! ouvrez les yeux..... La main qui vous a ravi votre couronne, avoit déjà couronné Licidas. Le front qui en est couvert, en portoit une autre, gage précieux d'un amour que vous n'avez pas sçu mériter : l'ouvrage de vos mains sert à augmenter la gloire de votre Rival ; connoissez votre erreur..... Damon est-il détrompé ? Quel désespoir !

Célimène, il faut vous rendre;

Couronnez votre vainqueur.

Damon vouloit vous surprendre;

Otez - lui sa couronne , & rendez-lui son  
cœur.




---



---

## HUITIÈME QUESTION.

*THEMIRE* raconte à *Tircis* un songe qu'elle a fait en sa faveur : le songe peut être vrai ou supposé. On demande lequel de ces deux cas est le plus flatteur pour *Tircis*.

**D**Éfinissons le songe auparavant. Le songe n'est qu'un jeu de la nature ; Ou, si je ne me trompe, une simple imposture, Qui naît de l'assoupissement, Auquel jamais homme en ce cas Ne prit de part : je le prouve & l'assure. On rêve tous les jours de gens qu'on n'aime pas.

Or suivant ce principe , & partant de ce pas , Quelle gloire *Tircis* tire-t-il de ce songe Pendant la nuit à *Thémire* inspiré ? Aucune. Quel qu'il soit , c'est toujours un mensonge.

Mais lorsque du sommeil son esprit retiré

154 *Le Code de l'Amour*,

Est à lui-même entièrement livré,  
Le songe alors qu'elle suppose,  
Par l'Amour seul est suggéré,  
Et comme librement à sa tête, à son gré;  
Elle l'ajuste & le compose,  
Il est certainement la marque du plaisir;  
Que son ame ressent à s'en entretenir:  
Je ne crois pas du moins que ce soit autre  
chose.

Ce dernier pour Tircis est donc le plus flateur.

Je veux bien être dans l'erreur;  
Mais quant à moi, voici ce que j'en pense.  
Je ne me pique point d'une vaine science;  
Je me soumetts, sois mon juge, Lecteur.  
Hélas! si mon Iris, dont la rigueur m'ac-  
cable,  
M'en faisoit un jour un semblable;  
Quels présages heureux! quel espoir! quel  
bonheur!



---

NEUVIEME QUESTION.

*Si après avoir été trahi d'une Maîtresse qu'on a aimée parfaitement, on ne peut en aimer une autre avec une aussi ardente passion.*

CETTE question se doit, ce semble; résoudre par la diversité des humeurs & des tempéramens. Un homme naturellement sombre & soupçonneux, un autre qui aura de la sagesse, & qui se défiera de son mérite, pourront difficilement, après avoir été trompés par une première Maîtresse, avoir la même passion pour une seconde. A ces gens-là il suffit qu'une chose soit arrivée une fois, pour leur faire croire qu'elle arrivera toujours.

mais comme la multitude des personnes gaies, folâtres & présomptueuses, surpasse de beaucoup le nombre de celles par lesquelles j'ai commencé, je soutiens que non-seulement la chose proposée est possible, mais qu'elle arrive très-souvent; & qu'il y a des hommes faits d'une manière, qu'après avoir été trompés dix fois, ils le seroient encore quarante, s'ils passaient à autant d'engagemens. La raison de ceci vient, à mon sens, de l'amour-propre qui se flatte toujours. La bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, fait que, quand nous sommes trompés, il se mêle avec l'indignation que nous avons pour nos trompeurs, un certain sentiment de mépris qui nous les fait regarder avec

une

une pitié dédaigneuse. Ce sont des misérables, disons-nous, qui n'auroient pas d'assez bons yeux pour bien connoître ce que nous valons; autrement ils nous auroient rendu justice. Ils y ont perdu plus que nous, & se sont fait tort à eux-mêmes: c'est un extraordinaire que cela se soit rencontré de la sorte une ou plusieurs fois; ce sont des espèces de monstres que nous ne trouverons pas toujours en notre chemin. Les personnes éclairées & de bon goût en useront sans doute autrement, & nous traiteront plus conformément à notre mérite, ou du moins à celui de notre affection: voilà jusques où va notre entêtement. D'ailleurs, selon le dire d'un excellent Poëte, il n'est rien de

O



si naturel, que d'espérer toujours un meilleur lendemain ; & certainement c'est la plus grande de toutes les illusions de notre vie : c'est sur ce continuel & chimérique espoir, qu'elle roule depuis son commencement jusqu'à la fin, sans que nous puissions jamais parvenir à ce meilleur état, dont l'attente nous sert d'amusement jusques au dernier soupir. Joignez à cela que les personnes affectives, & qui sont portées à l'amour par la nécessité de leur penchant, sont dans l'impossibilité de s'en défendre : c'est leur souverain plaisir, qui ne seroit plus plaisir, & qui changeroit de nature, si elles étoient trop sujettes à la défiance & aux soupçons. Comme ces gens-là n'aiment pas avec une extrême

délicatesse, ils ne font presque pas de réflexion aux infidélités passées, & ils s'abandonnent également à l'amour & à la confiance. Pourvu que le nouvel objet de leurs soins sçache les tromper avec un peu plus d'adresse, & les endormir agréablement, les voilà rengagés avec autant d'assurance & de passion que jamais. Je me souviens d'avoir lu ( mais je ne puis dire présentement en quel endroit ) qu'un Marchand qui par une tempête avoit fait une perte considérable de canelle, ou de telle autre marchandise que vous voudrez, étant un jour assis sur le bord de la mer, pendant un temps si beau & si serein, qu'il sembloit rire avec elle, & elle inviter notre Marchand à se rembar-

quer pour un semblable trafic, il se mit à dire en l'apostrophant : Je vois bien ce que c'est, perfide élément : tu me demandes encore de la canelle ; mais, par Jupiter, tu n'en auras plus de moi. Qu'il est rare de trouver un sage qui fasse de même, & qui, après une première infidélité soufferte, ait le courage de dire à l'Amour : Je le vois bien, petit Dieu trompeur : tu veux m'engager de nouveau à aimer ; mais je me garderai bien de remettre mon cœur à ta merci. Heureux qui prend une si salutaire résolution, & plus heureux qui l'exécute !




---



---

## DIXIEME QUESTION.

*LEQUEL* de ces mots, JE VOUS AIME, ou, ESPEREZ, doit être le plus doux à un Amant ?

QUELLE proportion entre une véritable récompense, & l'espoir de l'obtenir ? Ce qui peut n'arriver jamais, peut-il contrebalancer un bien effectif ? J'ai peine à croire qu'on puisse être d'une assez bizarre délicatesse, pour préférer un plaisir imaginaire à un bonheur solide & certain. En tout cas ces capricieux trouveront aujourd'hui peu de partisans. Ce sont des malades dont le goût dépravé s'attache à des mets extraordinaires, ou

des aveugles qui ne suivent pas une bonne route. Ils se perdent pour vouloir trop raffiner : ils veulent, disent-ils, que l'amour ait quelque chose qui pique. Une vie unie est sans agréments : un bien dont on est sûr, devient insipide. Après un *Je vous aime*, on tombe dans l'indolence, ou du moins dans le relâchement. L'amour ne subsiste que par les desirs. L'espérance fondée sur la parole de ce qu'on aime, en fait naître d'agréables ; & l'imagination qui, au sentiment de bien des gens, est la règle de notre bonheur, nous présente alors les vûes les plus satisfaisantes, en nous figurant des plaisirs sans bornes. Tout cela finit par un *Je vous aime*. L'Amant doit changer de vie, & se tenir

dans une contrainte épouvantable depuis ce grand mot. Tous les desirs deviennent des crimes ; il ne lui est point permis de porter plus loin ses espérances, & il ne laisse voir ni inquiétude, ni empressement, sans s'exposer au courroux de sa Maîtresse, qui lui reproche qu'il s'aime lui-même. Au contraire, *Espérez*, est un mot de joie & de liberté. Les desirs, les impatiences, les plaintes, tout devient permis. Enfin l'on mène une vie mêlée, qui donne mille plaisirs qui se font sentir. Voilà toutes les raisons spécieuses de ces délicats. Mais cette espérance qui les charme, & qui est la pépinière des desirs, n'est-elle pas accompagnée de crainte & d'inquiétude de manquer ce même

bien, dont l'Amant, à qui sa Maîtresse a dit *Je vous aime*, est déjà en possession? Si l'état de ce dernier a moins d'agrément que celui d'un Amant qui espère, pourquoi fait-il des vœux pour y arriver? Peut-il faire consister sa félicité dans l'espérance de ce qu'il estime moins que son espoir même. Non-seulement cette proposition choque les gens de bon goût, mais elle se contrarie & se détruit elle-même. On ne peut d'ailleurs entrer dans ce sentiment, sans établir cette dangereuse maxime, qu'en obtenant ce qu'on aime on cesse d'aimer. La véritable félicité des Amans consiste à se voir aimés; c'est à quoi toutes leurs peines, tous leurs soins, tous leurs vœux aspi-

rent. Enfin j'avoue que la permission d'espérer, donnée par ce qu'on aime, a de grands charmes, & qu'il est doux de s'abandonner sur cette parole à mille agréables illusions. Je conviens encore que l'apparence de voir changer ces illusions en réalités donne des momens de joie si touchans, qu'il est difficile de les exprimer. Cependant, à les examiner à fond, ce ne sont que des apparences qui peuvent tromper. Cette disposition à aimer peut être altérée par mille traverses, & par des vicissitudes auxquelles l'amour n'est que trop sujet. Au contraire un Amant aimé goûte effectivement tous les plaisirs qu'il a pu raisonnablement se promettre, & il est en possession de tout ce qui a



dû faire ses inquiétudes. Un Amant qui espère , peut être comparé à un homme qui étant parti pour un lieu éloigné , se voit presque à la fin de sa navigation , & en vuë du port ; au lieu qu'un Amant aimé est dans le port même.

On voit en vain le rivage :  
 Pour braver l'onde & l'orage ;  
 Il faut arriver au bord.  
 Après un heureux voyage ,  
 C'est en entrant dans le port  
 Qu'on fait bien souvent naufrage.

Ce port est le terme des voyageurs. La tendresse mutuelle est aussi le véritable but des Amans. C'est la fin des peines , & la source des plaisirs solides ; & dans la bouche d'une Maîtresse , *Je vous aime* , est un mot

si charmant pour un cœur touché d'un amour honnête , qu'il ne conçoit rien qui puisse aller au-delà de son bonheur.

Enfin , c'est un plaisir extrême,  
 Lorsque , pour s'ajuster à nos tendres desirs,  
 L'objet qui causa nos soupirs,  
 Devient l'écho d'un *Je vous aime*.



---



---

**ONZIEME QUESTION.**

*Si en amour il y a plus de délicatesse à donner qu'à recevoir.*

**Q**UELQUES réflexions que j'aie faites sur cette question, je n'ai pu me refuser de penser, que toute la délicatesse réside dans la personne qui reçoit. Je ne désespère pas même de vous y amener, en vous faisant part des objections que je me suis faites à moi-même, qui, par les solutions qui se sont présentées à mon esprit, m'ont convaincu plus que jamais, & sans partialité, de la solidité de mon opinion.

Je conviens d'abord avec vous,  
qu'à

qu'à l'inspection de la proposition, toute nouvelle & singulière qu'elle paroisse, que vous trouverez beaucoup de personnes qui, sans y réfléchir, ne balanceront pas à dire qu'il y a plus de délicatesse en amour à donner à l'objet aimé, qu'à recevoir de celui dont l'unique point de vue est de chercher & de prévenir tout ce qui peut être du goût de celui ou de celle qui doit faire le bonheur de sa vie. La raison en paroît toute naturelle, & se présente d'abord à l'idée, le don en général étant par lui-même une des qualités nécessaires aux belles ames, & humiliant, en quelque façon, pour ceux que l'on en gratifie.

Voilà, si je ne me trompe, l'état

P

de la question en elle-même, & la première & seule couleur qui se présente à l'esprit pour appuyer le sentiment contraire à celui que je soutiens. Je l'adopte volontiers; ce n'est que dans l'espèce générale: quant à l'espèce particulière, elle est toute différente.

Faisons donc la distinction des espèces, sans nous arrêter à ces inclinations passagères ou momentanées, qui ne sont fondées que sur le libertinage qui n'est que trop commun, & qu'il faut écarter tout-à-fait. Je me borne simplement à parler de celles qui n'ont pour base que le cœur dont on veut réciproquement faire la conquête. Je vais vous en proposer seule-

ment deux espèces, qui peut-être, quand je les aurai discutées, vous détermineront à vous ranger de mon côté.

Il ne s'agit point ici premièrement du don, comme don; il faut examiner ce qui l'occasionne, quel est le but que se propose celui qui le fait, quelles sont ses vues, ce qui les dirige, & enfin ce qui en résultera.

Si c'est dans des vues d'intérêt personnel qu'il le fait, ou pour se rendre plus favorable l'objet de ses desirs, vous m'avouerez qu'il ne se trouve nulle délicatesse dans un dessein de cette espèce, qui n'a aucune connexion avec le cœur, qui doit en

pareil cas être la boussole des démarches les plus ordinaires.

Celle au contraire qui se trouve dans le cas d'accepter ou de refuser un don qui lui est offert, la façon de le refuser ou de le prendre qu'elle observera, va décider la question : il n'est pas difficile de vous le faire sentir.

Si elle le reçoit, la délicatesse y entre assurément pour quelque chose, en ne l'acceptant que comme l'hommage d'un cœur qui vient se ranger sous ses loix, & qui commence à ne lui pas être indifférent. Dans ce principe, elle ne le regarde que comme un tribut que l'amour lui doit, sans

qu'aucunes vuës d'un vil intérêt y aient part.

Si elle balance à le recevoir, ou qu'elle le refuse, il n'est pas douteux que ce ne soit par pure délicatesse. Elle craint de s'engager : elle veut auparavant connoître si le sujet est digne d'elle ; & quoique livrée à sa passion naissante, elle est toujours sur ses gardes, & ne veut devoir sa conquête qu'à l'amour ; & quand elle s' imagine de bonne foi y être parvenue, c'est alors qu'elle se détermine à accepter de celui qui aspire à la sienne, la galanterie qu'il lui fait, comme un gage précieux de son amour.

Convendez que dans cette première



espèce, & sous l'idée que je vous en donne, vous ne trouverez de la délicatesse que dans celle qui reçoit, & des vûes intéressées, quoique dirigées par le cœur, dans celui qui donne.

Voilà la première espèce. Passons à la seconde qui, si je ne me trompe, vous convaincra pleinement de la vérité de ma décision, sous les couleurs que je vais vous la représenter.

Je vous suppose deux personnes également aimables chacune dans leur espèce, douées l'une & l'autre de toutes les qualités du cœur & de l'esprit, à qui la nature n'a rien refusé du côté des graces, & perfec-

tionnées de tous les talens qu'une heureuse éducation leur a données.

Deux objets si parfaits ont de l'inclination l'un pour l'autre. Le temps leur fait connoître à tous deux leurs sentimens : plus leur amour se développe, plus leurs cœurs s'unissent; ils ne vivent & ne respirent que pour eux. Mais des liens étrangers, indissolubles même, les rendent esclaves tous deux; l'amour leur permet tout. Autorisés de ce Dieu dont ils sont devenus tributaires, ils s'abandonnent aux loix que ce Souverain des cœurs leur prescrit : ayant les mêmes desirs, leurs volontés ne souffrent aucune contradiction de part ni d'autre; leurs ames sont toujours d'accord avec leurs

idées : un désintéressement réciproque est la moindre qualité qui leur soit commune, quoique favorisés avec une grande disparité des dons de la fortune ; c'est aussi ce qui touche le moins celle-ci. Occupée uniquement de son amour, elle n'envisage les profusions de celui-là, que comme des dons qui lui sont présentés par l'amour ; elle n'en fait de cas, qu'autant qu'ils flattent la délicatesse de ses sentimens pour l'objet qu'elle aime, & dont elle est tendrement aimée ; au lieu que celui qui les offre, ne fait que remplir avec exactitude les devoirs que son amour lui suggère. Celle-ci, touchée de son empressement à les exécuter, lui fait souvent de tendres reproches de sa prodigalité. Ce n'est

point la nature des choses par elles-mêmes qui la flatte ; elle les mépriseroit, si elle ne croyoit pas les tenir de l'amour : c'est aussi ce qui pique sa délicatesse, & qui les lui rend précieuses ; puisque ce sont autant de gages éternels d'un cœur qui lui est assujetti, sur lequel elle a un empire absolu, & qui lui a coûté le sien tout entier & sans partage.

Que pensez-vous de l'esquisse d'un pareil tableau ? Examinez-en avec soin toutes les parties, je vous prie : faites attention aux ombres & à la perspective qui s'y trouvent. Observez les devoirs de l'Amant, remplis avec la plus scrupuleuse exactitude. Combinez les tendres mouvemens de l'Amante après

le don de son cœur. Quels combats ne se livre-t-elle pas à elle-même, lorsqu'elle se trouve forcée, pour ainsi dire, d'accepter les hommages de celui qui lui est soumis par les loix de l'Amour ?

Représentez-vous donc une personne dans le cas que je vous propose. Sondez les replis de son ame : faites-la penser aussi sagement que je fais, & qu'elle le doit; je suis persuadé, que vous changerez promptement de ton, & que vous sentirez bientôt la différence qu'il y a entre donner & recevoir. L'un est naturel, & s'exécute sans répugnance. Recevoir, au contraire, entraîne bien des difficultés après soi : l'amour propre est presque

toujours blessé. Dans d'autres cas, il est très-humiliant d'y être astringé. Mais qu'il faut penser délicatement pour s'en faire une douce habitude !



---

**ONZIEME QUESTION.**

*LEQUEL des deux Amans doit être le plus flatté, de celui qui fait la fortune de sa Maîtresse en l'épousant, ou de celui qui tient d'elle sa fortune?*

**S'**IL ne s'agissoit que d'amitié, ou de pure générosité, il seroit facile de décider en faveur de celui qui partage sa fortune avec quelqu'un. Car quel est l'homme, qui ayant un peu d'ame, ne se sente infiniment plus flatté de donner, que de recevoir? Se plaire à faire des heureux, ce n'est pas seulement un héroïsme, c'est un attribut de la Divinité. Mais la question regarde

regarde l'amour uniquement: & comme le cœur, préoccupé de cette passion, agit par des principes bien différens, je pense que l'amour propre trouve mieux son compte chez l'Amant qui tient sa fortune de sa Maîtresse, que chez celui qui fait la fortune de la sienne; quoique je les suppose tous deux également aimables, également amoureux, & se croyant également aimés. C'est ce que je tâcherai de prouver par les raisons qui me paroîtront les plus plausibles.

Pour traiter cette question avec ordre, j'établis quatre avantages capables de flatter nos Amans en devenant Epoux.

1<sup>o</sup>. Posséder la personne aimée.

2



2°. La rendre heureuse.

3°. Triompher de ses rivaux.

4°. Jouir d'une réputation suivie d'applaudissemens.

Ces deux Amans possèdent les objets de leur amour ; avec cette différence , que celui qui fait la fortune de sa Maîtresse , ne la doit peut-être qu'à cette même fortune , quelques témoignages de tendresse qu'il en reçoive ; car le beau sexe , pour l'ordinaire , joue ce rôle avec tant de naturel , qu'on prend aisément le change. L'autre , au contraire , ne peut s'y tromper ; il tient certainement sa Maîtresse des mains seules de l'Amour :

ou les Décisions de Cithère. 183

& la raison qui doit l'empêcher d'en douter , c'est qu'on donne tous les jours le cœur , sans que les biens en soient ; mais le don des biens suppose toujours celui du cœur.

Chacun d'eux rend sa Maîtresse heureuse. Le premier , en lui consacrant ses richesses ; & le second , en se donnant à elle plein d'amour & de reconnoissance ; ce qui est d'un prix inestimable au goût d'une femme qui sçait aimer.

L'un triomphe de ses rivaux , probablement parce qu'il est le plus riche : l'autre , parce qu'on le juge plus aimable , & qu'il est le plus aimé.

Enfin la réputation qu'ils se font

tous deux dans le monde, les compliments qu'ils reçoivent de tous côtés, flattent l'Amant indigent comme l'Amant opulent. Celui-ci passe pour un galant homme, pour un homme à beaux sentimens, & on le loue du bon usage qu'il fait de sa fortune. On regarde celui-là comme un homme d'un mérite frappant, comme un homme fait pour gagner les cœurs; & chacun lui dit qu'il est digne de son bonheur.

Pesez bien tous ces avantages. Vous trouverez que ceux de l'Amant devenu riche par la générosité de sa Maîtresse, l'emportent sur ceux de l'Amant qui fait la fortune de la sienne. Or l'Amant qui doit être le plus flatté,

est incontestablement celui qui a les plus grands avantages de son côté: donc celui qui a obligation de ce qu'il est à sa Maîtresse, doit être le plus flatté; cela paroît démontré.

Voyons néanmoins quelles objections on peut faire pour rehausser les avantages de l'Amant qui fait la fortune de sa Maîtresse, & altérer ceux de l'autre Amant; & comment y répondre.

#### PREMIERE OBJECTION.

QUAND un homme de mérite & opulent obtient la main de sa Maîtresse, pourquoi en donner toute la gloire à la fortune, & lui ôter par-là l'honneur de la victoire qu'il a sur ses

rivaux, à la vérité moins riches que lui? Supposé que cela soit ainsi, son amour propre lui persuadera le contraire; & cette erreur est toujours flatteuse. D'ailleurs, il a le plaisir de posséder une aimable femme, la gloire de la rendre heureuse, & la satisfaction de la voir pénétrée de la plus vive reconnaissance. On a pour lui de l'estime, de la vénération même; on le lui confirme par des éloges. Enfin le titre d'homme généreux ne vaut-il pas bien celui de joli homme?

Je réponds à cela, que le malheur des riches est de ne pouvoir compter sur le cœur de leurs amis & de leurs Maîtresses. Car comment discerner si c'est à la fortune ou à la personne

que ces hommages s'adressent? Qu'un Amant, dans ce cas, fait peut-être une ingrate en faisant une heureuse, une jolie femme ne trouvant jamais ses appas trop payés. Que de posséder les charmes sans le cœur, ce n'est qu'une possession imparfaite, peu flatteuse pour un homme délicat. Que pour tirer vanité de la réputation & des louanges que lui acquiert sa générosité, il faudroit que cette générosité fût pure, c'est-à-dire, qu'elle n'eût pas la volupté pour principal objet; ce qui est impossible dans cette conjecture-ci. On aura beau dire, que l'Amant dont il est question, doit être excepté, je le veux: mais où est la preuve? Il n'en est point, & l'objection tombe.

## SECONDE OBJECTION.

PLUS vous avez reçu, plus vous devez; & la moindre faute qui vous échappe contre cette obligation, vous expose aux reproches du bienfaiteur, (qui la plupart du temps, par caprice, après une peinture humiliante de l'état d'où il vous a tiré, & une longue énumération de ce qu'il a fait pour vous,) vous traite d'ingrat & de mauvais cœur. C'est la fâcheuse situation où se peut trouver l'Amant enrichi par sa Maîtresse. Joignez à cela le chagrin d'être soupçonné de n'avoir donné sa main, que parce qu'on la lui a dorée; & par-dessus tout cela, l'idée mortifiante, qu'il pouvoit arriver qu'un autre homme, avec autant

de mauvaises qualités, que notre Amant en a de bonnes, lui eût été préféré, par la raison que la justesse du goût ne détermine pas toujours le choix d'une femme.

JE répons à cette deuxième objection, qu'un honnête homme ne craint jamais de trop devoir à la personne aimée: que sa reconnoissance surpasse, ou du moins égale les bienfaits qu'il a reçus. Que ces prétendus reproches ci-dessus allégués, n'étant qu'imaginaires, ne sont pas capables de faire impression sur l'esprit de cet Amant. Qu'à l'égard des soupçons peu favorables qu'on pourroit avoir contre la pureté de ses sentimens, la conduite qu'il se propose de tenir,



peut les détruire en peu de temps ; & c'est ce qui le console. Je conviens qu'un autre homme inférieur à lui en tout point pouvoit avoir le même bonheur , mais cela n'est point : c'est donc une supposition chimérique , & qui fait tomber aussi cette dernière objection.

Ces deux objections totalement ruinées par les réponses qui les suivent, loin d'énerver la conséquence de mon argument , lui donnent encore de nouvelles forces ; de sorte qu'il est indubitable , à ce que je crois , que c'est l'Amant qui tient sa fortune de sa Maîtresse en l'épousant , qui doit être le plus flatté.

S'il reste encore quelque chose à objecter , j'avoue de bonne foi que je ne l'ai pas prévu ; ainsi je ne pousserai pas plus loin la dissertation.

### SECONDE REPONSE.

IL semble d'abord que cette question soit bien aisée à résoudre. Mais si , d'un côté , l'amour & la générosité semblent décider en faveur de celui qui fait la fortune de sa Maîtresse en l'épousant , la reconnoissance & l'amour propre doivent être bien flattés de tenir sa fortune d'une personne que l'on aime tendrement. Si le cœur doit être plus flatté lorsqu'il donne , que lorsqu'il reçoit , il ne doit pas moins être sensible de tenir son bien de la main que l'on aime : & c'est dans

cette occasion que l'on estime plus le cœur qui donne, que le présent même; *non donum, sed cor donantis.*

M\*\*\* qui mourut il y a quelques années, & qui étoit fort mon ami, avoit décidé cette question. Il avoit épousé deux femmes, dont il étoit éperduement amoureux. La première n'avoit que beaucoup de noblesse, & fort peu de biens. Elle déranger ses affaires; & il fut fort peu flatté de cette alliance. Il épousa en secondes nocces une femme à laquelle il s'étoit attaché, autant par inclination, que par reconnoissance, & qui rétablit sa fortune, dont il fut extrêmement flatté jusques à la fin de ses jours.

Pour moi, je pense autrement; &  
j'estime

j'estime que l'on doit être bien plus flatté, en toutes façons, de faire la fortune d'une personne que l'on aime: car il n'est pas douteux qu'il est plus flatteur de donner, que de recevoir.

### TROISIEME REPONSE.

Si je suivois la première idée qui se présente à l'esprit, ou si je faisois profession d'être de l'avis du plus grand nombre, je serois pour celui qui fait la fortune: mais il vous faut du singulier, & je vais vous servir à votre goût. J'opine donc, (vous voyez que nos termes se sentent toujours de la profession dont nous sommes,) que l'Amant dont on fait la fortune, est le plus heureux. Il s'agit ici, ce me semble, du bonheur actuel, le jour

194 *Le Code de l'Amour*,  
des noces. La thèse changeroit bien  
de face, s'il s'agissoit des suites.

Le Dieu d'Hymen, le Dieu d'Amour  
Vont rarement de compagnie :  
De l'un la vie est trop unie,  
L'autre hait un trop long séjour.  
Assez souvent ensemble ils se mettent en  
route ;  
Mais bientôt à l'Hymen l'Amour fait ban-  
queroute.

Or, dans ces premiers instans du  
mariage, deux raisons me font don-  
ner le prix du bonheur à celui dont  
on fait la fortune. Premièrement, la  
certitude d'être aimé d'une personne  
que l'on aime : secondement, le plai-  
sir de devoir beaucoup à cette même  
personne.

Dans l'amitié & dans les devoirs  
réciproques de la société, il est bien  
plus avantageux de donner, que de

*ou les Décisions de Cithère.* 195

recevoir ; & le plaisir du premier est  
d'une espèce bien supérieure à celui  
de l'autre. Mais il s'agit ici de l'A-  
mour. On ne demande pas dans le-  
quel des deux procédés il y a plus de  
grandeur d'ame, mais on demande  
lequel rend plus heureux. Pour y ré-  
pondre, il ne faut que rechercher ce  
qui fait le bonheur d'une personne qui  
aime ; quel est le but d'un Amant qui  
souple. Tout le monde conviendra  
que c'est d'inspirer à la personne ai-  
mée un amour égal à celui qu'on res-  
sent pour elle. N'est-ce donc pas une  
suite nécessaire de dire, que de deux  
Amans, celui-là est le plus heureux,  
qui a le plus de certitude d'avoir  
inspiré ce retour, qui faisoit tout l'ob-  
jet de ses vœux & de ses assiduités ?

Appliquons maintenant ces principes à notre question ; nous verrons que l'Amant , dont on fait la fortune , a bien plus de certitude d'être aimé , que n'en peut avoir l'Amant riche. En effet , pour peu que celui-ci ait de délicatesse , ne doit-il point appréhender que ses richesses & la reconnaissance n'ayent autant de part que l'amour , aux preuves de tendresse qu'il reçoit de la personne dont il fait la fortune ? Il ne faut que ce léger soupçon pour altérer le bonheur dont il devrait jouir. C'est une feuille de rose pliée dans le lit d'un voluptueux Sibarite. Ce soupçon cependant vient de la délicatesse. La délicatesse , dit un ingénieux Auteur , est produite par les bonnes qualités du cœur & de l'esprit : elle est tout-à-fait digne des

hommes ; on se sçait bon gré d'en avoir. C'est pourtant elle qui diminue nos plaisirs , ou qui les altere. Le mauvais service que vous m'avez rendu , quand vous m'en avez inspiré !

C'est par cette délicatesse néanmoins , que je pense que le plaisir de devoir beaucoup à une personne aimée , l'emporte sur celui de lui avoir beaucoup donné ; & c'est la seconde raison qui détermine ma décision. J'ai remarqué souvent , & je crois qu'il est dans la nature du commun des hommes d'aimer ceux à qui l'on fait du bien , & d'avoir une espèce d'éloignement pour ceux à qui l'on doit de la reconnaissance. Cet éloignement qui n'est que dans le cœur , &



que l'on se garde bien de faire paroître, n'en est pas moins un défaut essentiel, mais presque général. Ce défaut ne se trouve point entre deux personnes qui s'aiment avec délicatesse, tels que je suppose nos deux Amans. Or, l'idée de penser mieux que le commun des hommes, & le témoignage avantageux qu'on rend à son cœur, en se sentant plein d'une reconnoissance si peu commune, ajoute beaucoup au plaisir de tenir tout ce que l'on a, d'une personne aimée.

Dans la société, la reconnoissance est regardée comme une dette, pour le paiement de laquelle on ne se sent pas assez de fonds, & l'on n'aime point son créancier. Dans l'amour, au contraire, on se sent un fonds inépu-

sable pour acquitter cette dette, & l'on trouve du plaisir à faire parade de la générosité avec laquelle on s'acquitte. Or, je dis que ce plaisir de sçavoir bien recevoir, étant plus rare que celui de sçavoir bien donner, doit être par conséquent plus flatteur & plus sensible.

#### QUATRIEME REPONSE.

LE plaisir de donner l'emporte  
 Sur le plaisir de recevoir ;  
 Ce dernier après lui traîne toujours l'escorte  
 Des soins reconnoissans & du triste devoir.  
 Il fait naître l'inquiétude  
 Dans un cœur vraiment délicat ;  
 Il y sème l'horreur de passer pour ingrat,  
 Ou l'importun soupçon qu'on prenne pour  
 étude  
 Les effets de sa gratitude.  
 En général, voilà les traits  
 Qui font qu'au sein de l'indigence  
 L'homme qui sent, l'homme qui pense,  
 Même en les désirant, redoute les bienfaits ;

Et dans la douleur qui l'assiège,  
 Les considère comme un piège,  
 Que bien souvent la vanité,  
 Sous des dehors trompeurs, tend à sa liberté.  
 Détaillons maintenant la chose,  
 Et voyons si ce qu'on propose  
 Peut fournir quelque exception.  
 Non, si j'en crois mon inclination;  
 Car, selon moi, la volupté suprême  
 Est de combler de biens l'objet qu'on aime.  
 Quel plaisir, en effet, plus doux & plus  
 flatteur  
 Que de pouvoir se redire à soi-même:  
 Mes bienfaits sont garants de ce que sent mon  
 cœur.  
 Je ne décide pas qu'il n'est point de douceur  
 A tenir d'une femme aimable & généreuse  
 Une aisance qui peut ajouter au bonheur;  
 Je m'en fais au contraire un portrait enchan-  
 teur:  
 Mais cette aisance est souvent dangereuse,  
 Et nuit à la félicité  
 De celui qui d'abord peut en être enchanté.  
 Ses soins, quoique toujours dictés par la  
 tendresse,  
 N'ont qu'à paroître un instant moins pressans,

Ils ne sont bientôt plus que soins reconnoissans.  
 Il a beau protester de sa délicatesse,  
 Un cœur qui des soupçons ressent la triste  
 yvresse,  
 Nous juge sans nous écouter.  
 Trop heureux mille fois, si dans cette détresse  
 Le reproche honteux ne vient point éclater!  
 Car je connois un peu les belles;  
 Et soit dit seulement ici pour badiner,  
 Souvent sans trop examiner,  
 Soit par des plaintes éternelles,  
 Soit à force de soupçonner  
 La vérité des feux dont nous brûlons pour elles,  
 En cherchant à nous ramener,  
 Elles nous rendent infidèles.  
 L'homme un peu moins sujet à ces folles  
 erreurs  
 Ne cherche point à se créer des peines,  
 Qui dégénèrent en aigreurs.  
 Si ses bienfaits donnent des chaînes,  
 Il sçait les adoucir par mille traits flatteurs;  
 Et ces traits sont l'oubli des biens qu'un amour  
 tendre  
 Pour son seul plaisir sçait répandre.  
 Ainsi donc tout bien compensé,  
 Je finis & conclus comme j'ai commencé.

**CINQUIEME REPONSE,**

EN fait d'amour , celui qui donne  
Est moins flatté que celui qui reçoit.  
De ma décision si ton esprit s'étonne ,  
L'amour-propre du moins aisément le con-  
çoit ;  
Chacun sur ce sujet différemment décide.  
Voyons si dans ce point le seul bon sens me  
guide.

La certitude d'être aimé  
De l'objet dont je suis charmé ,  
Est de tous les plaisirs celui qui sur mon ame  
Répand plus de félicité.  
Mais puis-je être assuré que l'objet qui m'en-  
flamme ,  
M'ait accordé son cœur avec sincérité ,  
Lorsque je sens que je l'ai mérité ,  
Moins par les coups heureux de cette sympathie  
Qui font le bonheur de la vie ,  
Que par le charme séducteur  
D'un bien dont le hazard m'a rendu possesseur ?  
L'Amour n'a point formé la chaîne qui nous  
lie.

Cette réflexion, si triste pour mon cœur ,  
Bientôt de mon Hymen troublera la douceur,  
Et donnera naissance à la mélancolie.

Nous naissons pour aimer , & du moins une  
fois

L'aveugle Enfant nous range sous ses loix.  
Lorsque dans quelque cercle un hazard favo-  
rable

D'une Beauté , digne des Dieux ,  
Offre à mes yeux l'image trop aimable ,  
Malgré moi , sur le champ , un feu séditieux  
Du cruel Enfant de Cithère

Fait sentir à mon cœur les traits victorieux.  
J'aime ; mais je serois un Amant téméraire  
Si j'osois me flatter qu'un amour éternel  
Et des soins assidus quelque jour pourroient  
plaire

A cet objet divin , digne d'un Immortel.  
Dieux ! quels sont mes transports , & quel  
plaisir suprême ,

Lorsque cette Beauté qui cause ma langueur ;  
Répond à mon ardeur extrême ;

Et pour me prouver qu'elle m'aime ,  
M'offre tout à la fois & ses biens & son cœur !  
C'est alors que , plongé dans une douce  
yvresse ,

Je goûte les plaisirs du Dieu d'amour vain-  
queur :

Sa générosité me prouve sa tendresse.

Que pourroit-il manquer à mon bonheur ?  
 Je suis sûr d'être aimé d'un objet adorable :  
 Ce n'étoient pas mes biens qui me rendoient  
 aimable ;  
 Du Dieu Plutus je n'étois point chéri ,  
 Et le destin ne m'avoit jamais ri.  
 C'est moi seul qu'on aimoit : la crainte  
 m'abandonne ;  
 Chagrin, jaloux soupçons, tout fuit ; rien  
 n'empoisonne  
 Mon aimable tranquillité,  
 Et l'amour-propre ajoute à ma félicité.  
 Quoique différemment sur ce point on rai-  
 sonne ,  
 Je crois donc qu'en amour on est bien plus  
 flatté,  
 Lorsqu'on reçoit , que quand on donne.

*Fin de la première Partie.*